

MEDIA PARKS

N° 12 La revue qui vient

VERS VOUS

Mars 2018

Ces valeurs qui font défaut



Directeur de la publication
Ronan Chérel

Établissements participants à l'édition de la revue

> Rennes (35)

Collège des Chalais

Collège Rosa Parks

Lycée Bréquigny

Lycée Descartes

Lycée Victor et Hélène Basch

Science Po (IEP)

Université Rennes I

Université Rennes II

> Bruz (35)

École Nationale de Statistique

(ENSAI) Kerlann

> Liffré (35)

Collège Saint Michel

> Janzé (35)

Collège Jean Monnet

> Fougères (35)

Collège Thérèse Pierre

> Saint-Jacques de la Lande (35)

Collège Jean Moulin

> Saint-Georges-de-Reintembault (35)

Collège Roquebleue

> Viry-Châtillon (91)

Collège Félix Esclangon

> Lalinde (24)

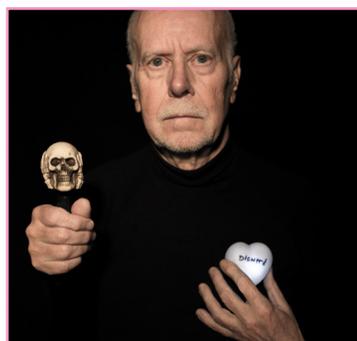
Collège Jean Monnet

dans ce numéro



Mediaparks change d'échelle

Avec le temps, la revue se développe. Désormais *Mediaparks* n'est plus la revue du collège Rosa Parks de Rennes, mais le portail d'expression de toute une communauté d'élèves et d'enseignants de l'Éducation nationale qui, ensemble, travaillent pour que chaque article, tel un fil, tisse une toile qui symbolisera notre volonté de nous fédérer. Chasser les préjugés et l'incompréhension, promouvoir le respect et le débat démocratique, s'assurer de la réussite collective et du progrès social sont parmi les fondamentaux de l'école d'aujourd'hui. *Mediaparks* veut désormais être la pierre angulaire d'un projet humaniste qui doit se donner les moyens de déborder de ses frontières : la France puis demain l'Europe, un jour, peut-être, le monde ! Rejoignez-nous !



Nos Valeurs Nos Règles

Valoriser
Enquêter
Respecter
Vérifier
Construire
Interroger
Partager
Débattre
Vivre ensemble



Nous contacter

info@mediaparks.fr
Tél.: 06 59 29 91 79

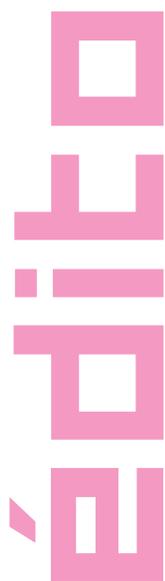
 mediaparks

 #parksmedia

Télécharger tous les numéros
sur www.mediaparks.fr

Le point sur	
L'arbre des valeurs	6
Entraide, solidarité, fraternité : des valeurs semblables et, cependant, différentes	8
L'oeil de l'histoire	
N'oublions pas d'être humanistes !	10
Des libertés en danger	12
L'esclavage, plus jamais ça !	14
Fenêtre sur le monde	
De l'équité à l'égalité	16
La générosité face à la souffrance des migrants	18
Je bien veillerai sur toi	20
Se coucher moins bête	
Comment rester vigilant face aux « fake news » ?	22
Attentats : la résilience face à la barbarie	24
Discernement	26
La laïcité dans une société multiculturelle	28
Focus	
Curieux	30
L'autonomie	32
L'excellence	34
Tribune	
Le courage en politique	36
L'hospitalité ne doit pas se réduire à la charité	38
Enfin des nouvelles	
Sur le mur de l'école de Pedro	40
Qu'en dit l'école	
Coopérer en musique	42
Juste quelqu'un de bien	
L'espoir de ce monde	44
Les mots pour le dire	
Un peu plus près les uns des autres	46
Les chroniques d'Utopia	
Construire la confiance	48
Quand c'est non... c'est non !	50
Perspectives	
Apprendre de ses erreurs	52
Le mot du parrain	
Trouver sa voie	54





Réapproprions nous nos valeurs !

Pour sa troisième année d'existence, l'équipe de *Médiaparks* a voulu dresser un inventaire des valeurs qui font défaut dans notre société. Les élèves de quatrième du collège Rosa Parks de Rennes se sont, aussi et surtout, employés à défendre ce en quoi ils croient. Avec pour ligne de conduite d'être force de proposition plutôt que de se contenter de dénoncer. Inculquer des valeurs prend du temps. La vie, l'école et les parents sont là pour le faire, nous les apprendre. Mais, en tant qu'élèves de quatrième au collège Rosa Parks, du haut de nos quelques années, nous avons remarqué quelque chose : les grandes valeurs sont de moins en moins présentes dans notre société. Et c'est dommageable.

« Faites ce que je dis, pas ce que je fais ! »

Beaucoup affichent leurs valeurs en vitrine, pour se mettre en avant, mais ce ne sont souvent que des mots, des postures « Faites ce que je dis, pas ce que je fais ! » Alors qu'ils devraient nous instruire et partager ce en quoi ils disent croire, les adultes sont les premiers responsables de la disparition des valeurs. Ce sont pourtant les mêmes qui se plaignent d'une chute de la cohésion et qui ne font rien pour que cela change. Il suffit de descendre dans la rue et constater. Prenons-nous vraiment ces valeurs au sérieux ? Si tout le monde s'accorde sur les valeurs communes à avoir, il faut interroger ce qu'elles représentent. Comment les définit-on ? Que défendent-elles ?



Lesly Rousseau

Des valeurs pour faire société

Si on y regarde de plus près, toutes les valeurs se lient entre elles, reliées d'un point A à un point B. Elles sont interconnectées. Ensemble, ce sont elles qui nous font faire société et créer de la cohésion entre les plus jeunes et les plus vieux, les plus riches et les moins aisés, entre les hommes et les femmes, entre nous et les autres. Partager des valeurs est indispensable pour éviter les fractures. À la base, il y a les fondamentaux, les valeurs fondent le triptyque républicain : liberté, égalité, fraternité, mais aussi le respect et l'humanisme. Viennent ensuite des valeurs qui en découlent directement : la vigilance, la résilience, l'espoir ou encore le courage. Toutes sont importantes, on ne peut en négliger aucune. Elles forment un tout nécessaire à la vie en communauté. Pour vivre ensemble, défendons des valeurs communes pour créer du consensus : nous ne sommes pas d'accord sur tout, mais il y a certaines choses qui ne se discutent pas dans un monde civilisé.

Collégiens et futurs citoyens

Avec ce numéro de *Médiaparks*, nous essayons de démontrer que rien n'est perdu. Nous n'avons pas perdu espoir de créer du lien entre nous. Toute l'équipe a donné son maximum pour remobiliser chacun autour de ce projet. Nous n'avons pas seulement voulu en pointer du doigt ce qui ne va pas, mais aussi essayer d'apporter les réponses, à notre échelle, à ce qui ne va pas. Collégiens certes, mais futurs citoyens aussi. Pour bâtir cette revue, nous avons tenté d'appliquer à nous même les valeurs que nous défendons : nous nous sommes fait confiance. Chacun, avec ses moyens, a donné son maximum, malgré les difficultés.

Mais sans vous, chers lecteurs, nous ne pourrions faire avancer cette cause, nécessaire au bien commun. Puisque certains ont abandonné le combat, nous reprenons le flambeau.

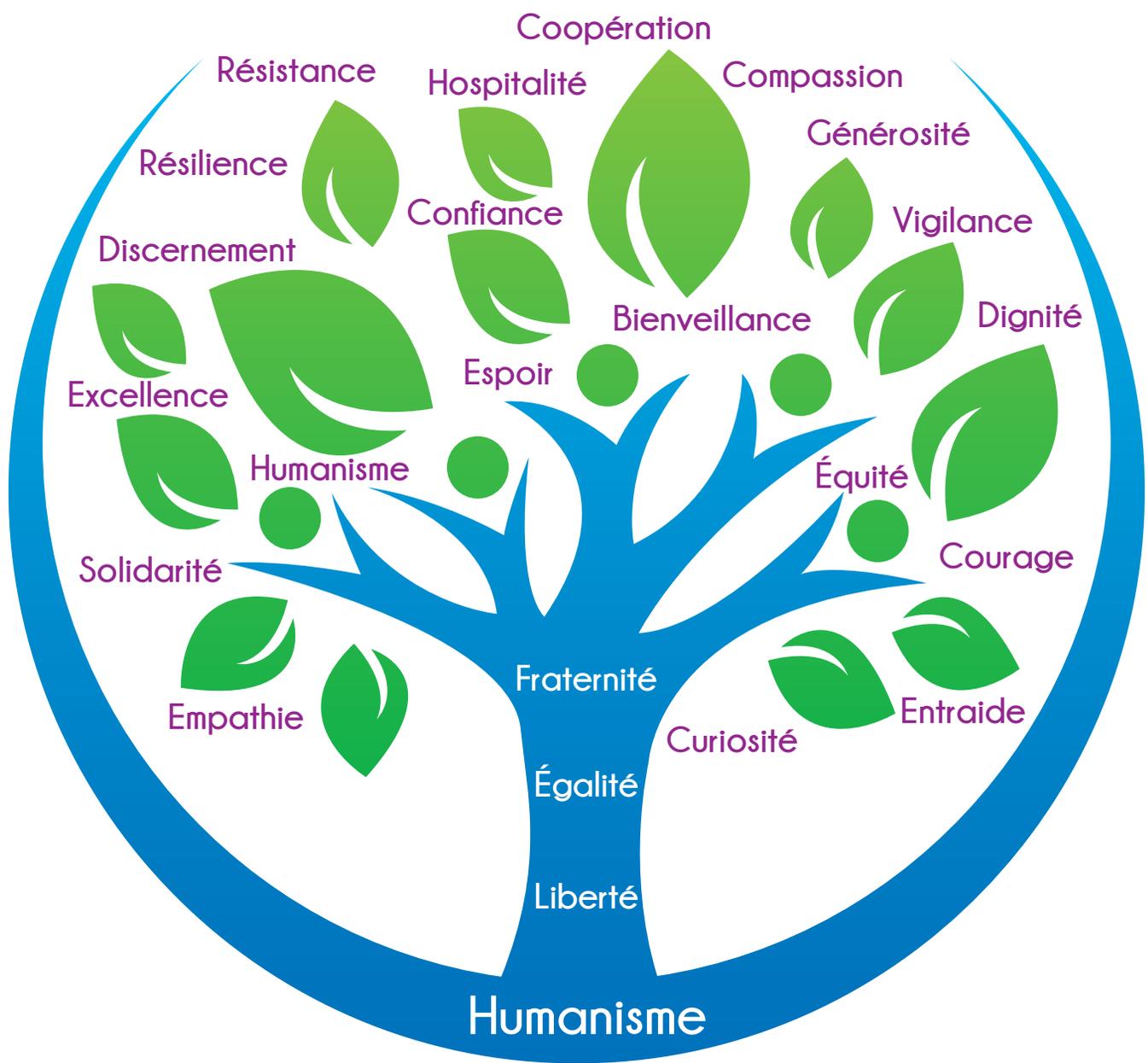
Comme le disait J. F. Kennedy, « quand il est dur d'avancer, ce sont les durs qui avancent. »
À nous d'être fort désormais.

L'arbre des valeurs



Le point sur JMS





Entraide, solidarité, fraternité : des valeurs semblables et, cependant, différentes



Le point sur
JMS



L'entraide, la solidarité et la fraternité sont nécessaires à la cohésion, à l'évolution et à l'intégration des populations. Toutefois, ces valeurs semblent progressivement disparaître au profit de l'individualisme. C'est pourquoi, en 2018, il semble légitime de s'interroger quant à leur définition, à leur facette indissociable et à la nécessité de montrer l'exemple pour que ces valeurs perdurent. Aussi, les acteurs faisant vivre ces dernières et les actions menées à cet effet se doivent d'être soulignés.



Nadiya Ismael

Entraide, la fraternité, la solidarité : des valeurs indivisibles

L'entraide se traduit par une collaboration de plusieurs individus, une aide mutuelle pour s'apporter réciproquement quelque chose.

La solidarité, quant à elle, se définit par le sentiment d'un devoir moral à l'égard d'autres personnes.

Finalement, la fraternité se caractérise par un lien de solidarité qui a pour vocation d'unir des individus appartenant à la même famille ou travaillant dans la même organisation.

Si ces valeurs apparaissent comme essentielles à notre société, pourquoi disparaissent-elles au profit de l'égoïsme ? La méfiance prend une place croissante. Rares sont les individus à venir en aide à ceux dans le besoin. Cette méfiance est quotidiennement observable. Les nombreux viols publics dans le métro parisien et l'absence d'intervention de tiers témoins illustrent parfaitement cette problématique sociétale.

Entraide, solidarité, fraternité : la nécessité de montrer l'exemple

À une époque où l'entraide, la solidarité et la fraternité s'estompent, montrer l'exemple devient indispensable à leur pérennité. Ces valeurs se répandent, notamment, par effet de mimétisme. Si un collègue décide d'œuvrer activement en faveur de l'intégration des catégories sociales les plus

défavorisées, il y a fort à parier que l'initiative se propage et prenne sens à travers les actions d'autres établissements du même type.

Entraide, solidarité, fraternité : les acteurs vecteurs de ces valeurs

Nous le disions : l'entraide, la solidarité et la fraternité sont des valeurs qui se perdent. Cette affirmation est, entre autres, observable par l'aide réduite que les pays du monde s'apportent entre eux. Les questions liées à la pauvreté, à l'immigration pour cause de conflits internes et de catastrophes naturelles et à des problématiques économiques sont, en premier lieu, sources de conflits, et non d'entraide. Heureusement, associations et autres organismes à but non lucratif œuvrent en faveur de ces valeurs en perte de vitesse.

Que peut-on en conclure ? Ces valeurs se traduisent de différentes manières, mais sont vectrices d'un idéal commun à de nombreux individus. Les promouvoir passe par une communication accrue sur les actions menées en leur faveur. L'entraide, la solidarité et la fraternité sont l'essence de notre nation. Une raison suffisante de se sentir tous concernés, quelles que soient nos origines et nos croyances.

N'oublions pas d'être humanistes !



L'œil de l'histoire



Lorsqu'on pense patriotisme, ce sont les Américains, leur armée et leurs séries qui viennent d'abord. Pourtant, le patriotisme, ce n'est pas que ça. Plutôt que de tomber dans un nationalisme exacerbé, privilégions l'humanisme. Aimer son pays, oui, sans pour autant dénigrer les autres.



Lesly Rousseau

« Les Lumières »

En son temps, Jean-Jacques Rousseau défendait l'humanisme : « De quelque façon que les hommes veillent me voir, ils ne sauraient changer mon être, et malgré leur puissance et malgré toutes leurs sourdes intrigues, je continuerai, quoi qu'ils fassent, d'être en dépit d'eux ce que je suis ». Il faut être soi-même et selon lui, le seul gouvernement légitime est celui qui permet à l'Homme de se réaliser pleinement. Si Jean-Jacques Rousseau vivait encore aujourd'hui, il essaierait probablement de changer les choses dans cette société qui a tendance à se replier sur elle-même.

Du patriotisme à l'humanisme, il n'y a qu'un pas

C'est un sentiment partagé d'appartenance à un même pays, la patrie. Il renforce l'unité sur la base de valeurs communes. Il conduit à ressentir de l'amour et de la fierté pour sa patrie et sa culture. Il n'y a pas de rejet de l'autre, mais une valorisation de soi.

Les Américains aiment leur pays et le prouvent en accrochant des drapeaux à leur maison. D'après le Pew Institute, en 2009, 86 % des Américains se disaient « fiers » ou « très fiers » de l'être. Pourtant, tous ne le sont pas, ou alors différemment. « Moi ? Si je suis fier de mon pays ? Je l'aime parce que je suis né ici, c'est tout, affirme Sami, un jeune Américain de 14 ans. Mes parents ne sont pas originaires des États-Unis, j'aime aussi leur culture d'origine. J'ai de la chance d'être Américain : beaucoup de personnes auraient voulu être à ma place. » Être patriote, certes, mais sans pour autant tomber dans le nationalisme. Un patriotisme humaniste en somme.

L'Humanisme, c'est quoi ?

L'humanisme est une philosophie qui place l'homme et les valeurs humaines au-dessus de toutes les autres valeurs. Être humaniste, c'est être humain. Nous ne le sommes pas tous. Notre monde commence seulement à prendre conscience des problèmes sociaux (racisme, sexisme...). Ce sont d'abord les personnes influentes qui doivent montrer l'exemple. Les discours haineux de certaines personnalités politiques ont une trop grande portée.

Comment changer les choses ?

Pour améliorer la situation, il faut tout simplement penser par soi-même. Il faut aller soi-même à la rencontre des civilisations, des cultures et des quartiers. Oui, un quartier. Comme celui de Villejean, raison d'être de *MédiaParks*. Malgré une violence certaine et présente partout, ce quartier est plein de joie, contrairement à ce que beaucoup en disent. Il faut d'abord chercher à comprendre autrui. Les migrants sont aujourd'hui mal vus alors qu'ils ne cherchent qu'à prendre un nouveau départ. Certains veulent profiter des aides, d'un logement, et alors C'est aussi ça l'humanisme, ne pas juger des intentions sans connaître les personnes.

Être patriote, c'est certes aimer son pays. Ce qui est une bonne chose, mais il faut aussi accepter les autres nationalités et cultures. Il faut les respecter, car elles sont toutes exceptionnelles. Mais il faut les découvrir par ses propres yeux et surtout ne pas les juger en ignorant tout d'elles.

Des libertés en danger



L'œil de l'histoire



La liberté est une valeur fondamentale puisque celle-ci nous donne la possibilité de faire des choix propres, en suivant notre conscience personnelle. Parmi la déclinaison possible des différentes libertés, la liberté de la presse, d'expression et de circulation sont essentielles. Actuellement, la libre circulation (c'est-à-dire la possibilité pour l'être humain de traverser des frontières) soulève de nombreuses questions, notamment pour les réfugiés, obligés de quitter leur pays d'origine.



Mohamed El Quali

Les frontières des migrants

Bien que les migrants fuient leurs pays pour échapper à la guerre, lorsque ces femmes et ces hommes arrivent en France, les freins et les obstacles auxquels ils se confrontent sont considérables. Les frontières font en sorte que les migrants ne soient pas libres, par exemple beaucoup souhaitent aller en Angleterre, mais ne sont acceptés par aucun pays européen. Comme ils sont en temps de guerre, ils échappent à l'horreur en traversant la Méditerranée et arrivent par centaines dans de simples barques. Une fois sur le sol français, les migrants sont en plus de se trouver en situation illégale, stigmatisés par les Français. Il faut donc arrêter de remettre en cause leur liberté de circulation sous le prétexte qu'ils ne seraient pas des êtres humains comme tout le monde, agressifs et dangereux.

La liberté de la presse

En 2015, la liberté de la presse a été attaquée lors des attentats contre Charlie Hebdo. Ce journal satirique a pu blesser des gens puisqu'à travers leurs caricatures certains ont ressenti une forme d'injure envers leur religion. De leur côté, les djihadistes ont mené une sorte de vengeance en ciblant la liberté de la presse et en tuant des personnes appartenant au peuple.

Désormais, le respect à la liberté de la presse est mis en danger, notamment par ces attaques terroristes. Le classement établi par Reporters Sans Frontières sur la liberté de la presse place la France au 39^e rang

mondial. En 15 ans, le pays est passé du Top 10 au Top 40, preuve de la dégradation des conditions de travail des journalistes et des limites actuelles à la liberté de la presse.

La liberté d'expression

La liberté d'expression est définie par la Déclaration universelle des Droits de l'homme de 1948 (déclaration des Nations Unies) et dispose que cette dernière « implique le droit de ne pas être inquiété pour ses opinions et celui de chercher, de recevoir et de répandre, sans considération de frontières, les informations et les idées par quelque moyen d'expression que ce soit ». La liberté d'expression est une notion difficile à manier notamment en ce qui concerne le fait de savoir si on doit lui imposer des limites. Si elle est essentielle, une limite peut apparaître : celle du respect de la personne humaine, du respect de la dignité de l'être humain.

Bilan

Les libertés fondamentales sont donc encore mises en danger quotidiennement. L'une des pires violations encore visibles aujourd'hui est celle de la privation de toute liberté : l'esclavage. Alors qu'on le croyait disparu, des vidéos d'hommes en cage, vendus comme esclaves en Libye ont montré que l'esclavage existe encore aux portes de l'Europe.

L'esclavage, plus jamais ça !



L'œil de l'histoire



La compassion vient du latin « cum patior » qui signifie « souffrir avec ». Ainsi, en ressentant la souffrance d'autrui, on souhaite la faire cesser. Faire preuve de compassion c'est donc vouloir que le sort des autres s'améliore.



Ericka Ilinga

L'esclavage, aux antipodes de la compassion

Pourtant, nous sommes au début du XXI^e siècle et des migrants africains sont jetés tous les jours sur les routes de l'exil par la misère, la guerre ou l'oppression politique. Mais ces humains sont réduits en esclavage ! Il semblerait que nous soyons revenus au temps de la traître négrière.

Réduire une personne en esclavage, c'est la considérer comme un animal, un sous-homme. Les esclaves n'ont pas une grande valeur. Ils sont bloqués dans une situation qu'ils n'ont pas choisie. Ils sont obligés de faire un travail non payé. La Libye connaît actuellement ce sort. Cela ne semble émouvoir personne. Des tortionnaires emploient des migrants pour les faire travailler sans salaire, afin de faire des économies sur le dos de ces pauvres malheureux.

L'exemple libyen

Actuellement, ce qu'il se passe en Libye est effroyable, des migrants africains venant de l'Érythrée ou du Soudan sont réduits en esclavage. Des milliers de personnes sont capturées, kidnappées, vendues moins cher qu'un smartphone et obligées de travailler sans salaire, sans protection, sans droit ni liberté. La mort de Mouammar Kadhafi en 2011 a fait connaître au pays une situation de troubles, où chacun s'est mis à faire ce qu'il voulait, sans respecter les lois. C'est ce qui a permis le développement de l'esclavage. Cette pratique a honteusement été aidée par l'Union européenne, car elle ne veut plus accueillir les migrants, mais surtout parce qu'elle n'a aucun plan pour empêcher ce problème à la source. Elle ne fait rien non plus en Libye pour rétablir l'ordre. L'Europe laisse faire et reste immobile.

Une pratique historique

Si dans l'Antiquité, chez les Grecs, l'esclavage est considéré comme indispensable et naturel, ce sont les Romains qui l'officialisent. Néanmoins, on voit apparaître de la compassion pour les esclaves. Par exemple, dans le code de l'empereur Justinien, le traitement des esclaves est amélioré, mais l'esclavage n'est pas non plus aboli par la suite.

En effet, au Moyen Âge, le monde arabo-musulman connaît l'apogée de son réseau d'esclave puis, au XVIII^e siècle, on voit apparaître un véritable « commerce triangulaire » entre l'Europe, l'Afrique et l'Amérique. C'est une mécanique bien huilée et qui fait froid dans le dos. Partis de ports européens, des navires rejoignent les côtes de l'Afrique de l'Ouest, chargés de marchandises (textile, armes, bijoux...) qui servent à acheter des esclaves noirs à des négriers africains pour apporter massivement des esclaves en Amérique.

Il se cache un mot, derrière toutes les solutions : la compassion. Ce mot est lié à la tristesse, mais c'est la capacité pour nous, les êtres humains, de s'émouvoir devant une situation d'horreur. Il faudrait que l'Europe s'en occupe et impose ses valeurs, comme la liberté.

Il faut attendrir notre cœur et donner de la force à nos croyances, à nos actions pour lutter contre ce fléau. Il faut lutter contre cette pratique honteuse pour l'homme et crier partout où l'on peut : « l'esclavage, plus jamais ça ! ».

De l'équité à l'égalité



Fenêtre sur le monde



Qu'est-ce-que l'équité ? L'équité est souvent comparée à l'égalité. L'égalité peut se définir comme le fait que chaque individu a les mêmes droits et devoirs. Alors que l'équité signifie qu'il faut donner aux autres ce qu'ils n'ont pas ou les traiter plus justement. Ainsi, dans quelles situations peut s'appliquer la valeur « équité » ?



Redwane El Allam

Commerce équitable ?

Aujourd'hui quand on pense à l'équité, on pense au commerce équitable. Il vise à rendre plus équitable le commerce mondial, principalement sur les matières consommées dans la vie courante comme le café, le cacao, le thé... Acheter des produits équitables, malgré leur coût plus élevé, permet de faire vivre les petits producteurs du Sud. Aussi, c'est un atout pour le consommateur, car les produits équitables sont de meilleure qualité. Le commerce équitable permet donc de redistribuer à leur juste valeur les produits des petits producteurs et d'améliorer leurs conditions de vie et de bien être, en améliorant leur accès au marché. Par cette démarche le consommateur participe à faire vivre la notion d'équité. Pourtant, ce phénomène reste encore relativement faible.

Le rôle de l'État

À l'échelle nationale, l'État, grâce à la redistribution des richesses du pays, permet de donner du sens à la valeur équité. En effet, le prélèvement des impôts et leur redistribution sous forme de prestations permettent de corriger les inégalités qui subsistent entre les différents citoyens. Un autre exemple permet de mettre en avant cette idée de l'équité, notamment à travers les remboursements de soins par l'assurance maladie, tandis que son financement est progressif avec le revenu. Ainsi la prise en charge des ménages les plus modestes est assurée par l'État. La distribution des bourses et d'allocations est un autre exemple d'équité, puisque les familles modestes avec enfants reçoivent des aides pour qu'ils aient une scolarité correcte.

Une valeur intemporelle

Pendant très longtemps, les Jeux olympiques n'avaient pas leur équivalent pour les personnes handicapées. Ce n'est que grâce à la création des Jeux paralympiques en 1960 que les personnes handicapées peuvent participer à cette grande compétition. À travers cette création, le CIO (Comité International Olympique) veut donner une image éthique et équitable dans le monde du sport. Néanmoins, les Jeux paralympiques n'ont pas autant de renommée que les Jeux olympiques pour les personnes dites valides, comme le montrent les audiences télévisuelles.

Pour autant, certaines pratiques pour le sport sont inéquitables, c'est notamment le cas du dopage que les différentes instances sportives tentent d'endiguer à travers des contrôles antidopage. Mais la lutte contre le dopage apparaît toujours en retard. En effet, le temps d'avoir des résultats concrets, des sportifs dopés ont déjà gagné des compétitions.

La valeur équité est un mot d'ordre pour réduire les inégalités, et ce dans plusieurs domaines, le commerce, le sport et aussi à l'échelle étatique. Pourra-t-on un jour atteindre l'équité totale ? C'est un but vers lequel il faut tendre, et garder en tête que, comme l'indiquait Victor Hugo, « La première égalité, c'est l'équité ».

La générosité face à la souffrance des migrants



Fenêtre sur le monde



La générosité est la qualité d'une personne serviable, d'un cœur généreux et charitable. La générosité est une valeur positive et appréciée. Pourtant, lorsqu'il est question de la souffrance des migrants, la générosité ne va pas de soi.



Pauline Letauphin

La France et les migrants : une générosité en question

La France est généreuse sans l'être. L'exemple des migrants est très parlant. Lorsque ces derniers désirent venir en France, l'État fait le choix d'en accueillir qu'une partie. Ainsi, nous pouvons nous poser la question suivante : qu'en est-il réellement de la générosité française envers les migrants ?

Dans leurs pays, c'est la guerre. Voilà pourquoi les migrants viennent en France. Ils font une demande d'asile pour obtenir le statut de réfugié. La procédure dure des mois et les demandes sont souvent refusées. C'est pourquoi certains se déclarent mineurs, car l'État leur doit une protection particulière. D'autres migrants arrivent en France pour des raisons économiques : ils aspirent à travailler pour gagner leur vie et se nourrir.

L'opinion française divisée sur l'accueil des migrants

Certains Français approuvent la venue de ces exilés. D'autres non. C'est le cas des habitants de Calais : ils se déchirent depuis des années sur la question des migrants qui s'installent dans les environs de cette ville du nord de la France, en attendant de pouvoir gagner l'Angleterre.

Au sein de la population française, certaines personnes ne veulent pas accueillir de migrants. De leur point de vue, ces nouveaux venus envahissent la France. Cette position est exprimée par des personnes que l'on juge racistes.

Âmes généreuses et bienveillantes

À l'inverse, des âmes généreuses et bienveillantes comprennent la souffrance des migrants. C'est le cas de Pierre-Alain Mannoni, enseignant-chercheur, condamné par la justice pour être venu en aide à des migrants. Cédric Herrou, un agriculteur du sud de la France, est dans la même situation : Il est accusé d'avoir facilité l'entrée illégale de migrants sur le territoire français, alors qu'il a juste porté assistance à des personnes qui étaient dans le besoin. Il les a accueillies dans sa ferme. À cause de cela, il a été condamné à plusieurs mois de prison avec sursis.

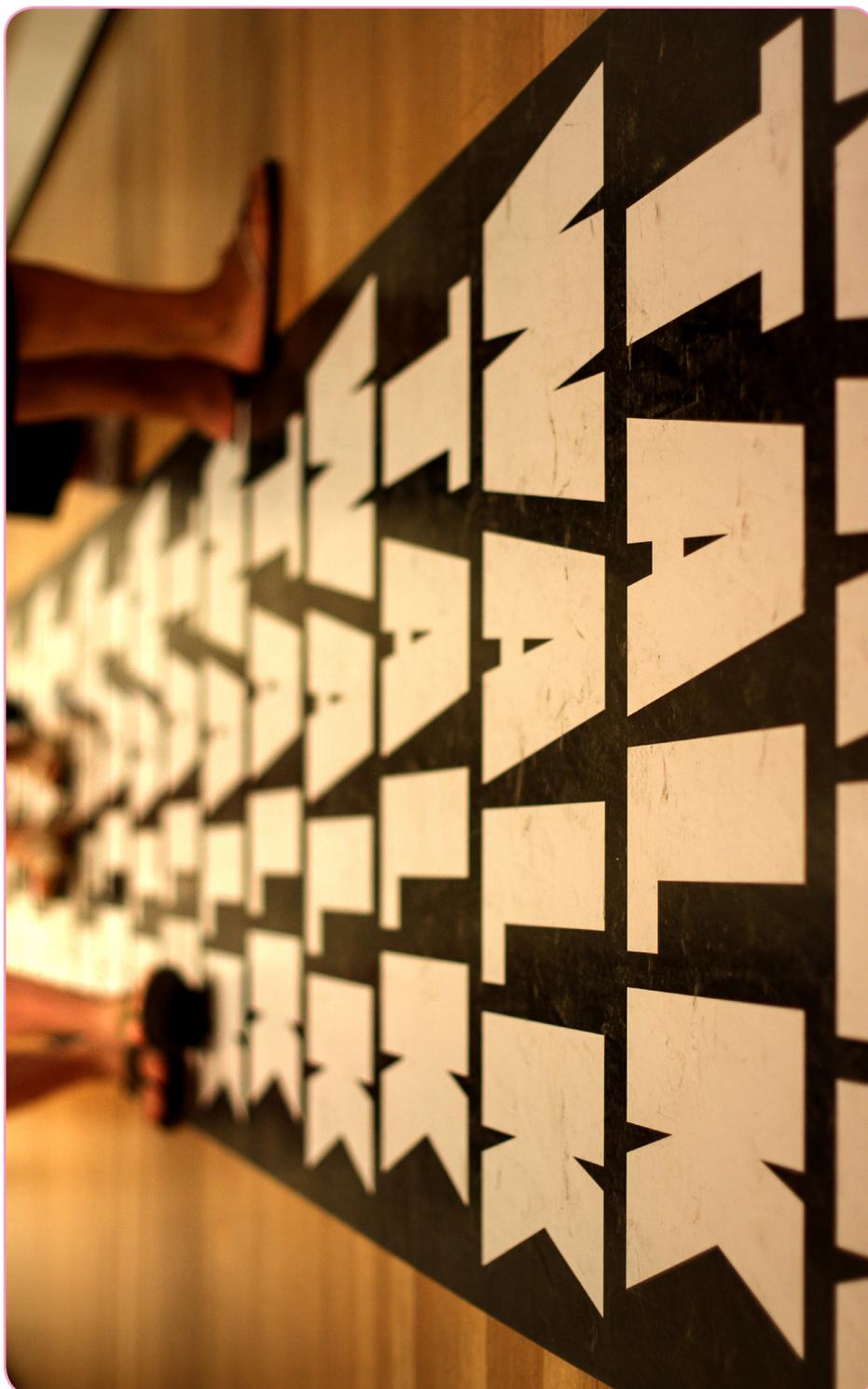
Mais il faut aussi accuser la loi qui est contradictoire sur le sujet. Si Cédric Herrou n'avait pas aidé ces migrants, il aurait pu être accusé de non-assistance à personnes en danger. Dans tous les cas, il était susceptible d'être poursuivi par la justice.

On peut constater qu'en France, l'État n'est pas généreux envers les migrants. Pour ces derniers, l'entrée sur le territoire français est un parcours semé d'embûches et de dangers. Les exilés sont aussi confrontés à la méfiance d'une partie de l'opinion publique à leur égard. Cependant, des individus comme Cédric Herrou et Pierre-Alain Mannoni font preuve de générosité, puisqu'ils viennent en aide aux migrants, en leur offrant un toit et de quoi manger. Mais ils ne sont pas récompensés pour leur générosité, puisqu'ils sont poursuivis par la justice.

Je bien veillerai sur toi



Fenêtre sur le monde



La bienveillance, c'est agir pour le bonheur d'autrui. Céline Rothé est Doctorante en sciences politiques à l'École des hautes études en santé publique de Rennes et à l'université de Rennes I (Centre de recherche sur l'action publique en Europe). Elle est auteure d'un ouvrage sur la prise en compte des questions de santé chez les jeunes en errance. Nous l'avons rencontrée à la MSHB (Maison Sociale de l'Homme en Bretagne). Elle nous explique comment comprendre ce que ressentent les autres en se demandant comment nos actes les impactent.



Voir la réalité en face

Dans les rues des villes, il y a des personnes SDF (Sans Domicile Fixe). Comment sont-elles devenues « sans abris » ? La plupart du temps ce sont des drames de vie : perdre son travail son foyer, sa famille, ou plus simplement perdre l'envie de se battre pour survivre. D'autres encore ont fait ce choix, refusant d'accepter de participer à la société de consommation. Pourtant, dormir dans des cartons, près des restaurants pour faire les poubelles, dans les métros pour mendier ou dans des squats abandonnés n'a rien de facile ou d'enviable. Pas de médecin, pas de soutien, peu de chaleur humaine. Comment nous comportons-nous vis-à-vis de ces personnes qui ont tout perdu ? Nous détournons le regard...

Près de chez soi

Dans son ouvrage, Cécile Rothé explique : « Le développement du travail précaire et de la paupérisation, la diminution des emplois non qualifiés, les difficultés croissantes à se loger dans ces conditions lorsque l'appui de la famille est impossible font partie des causes profondes des situations erratiques [instables] que peut connaître la jeunesse. Nous pouvons ajouter à ces dimensions de la vulnérabilité sociale celles de l'intensification des comportements à risque en matière de santé ainsi que celle d'une plus grande fragilité psychique ». Cela signifie que bien souvent, ce n'est pas la personnalité, mais l'expérience de vie qui fait que les gens se retrouvent à la rue. Dans mon quartier,

près de l'esplanade Charles de Gaulle à Rennes, il y a des jeunes en errance. On les surnomme « les punks à chiens » ou clochards, voyous. En réalité, lorsqu'on prend le temps de les écouter, on apprend que certains sont orphelins, ou rejetés par leurs familles, ils ont peut-être vécu des drames traumatisants émotionnellement ou ils ont fait de mauvais choix qui ont entraîné des conséquences désastreuses. Il n'est pas facile de vivre de manière marginale sans personne pour nous permettre de nous retrouver, pour reprendre pied et redonner du sens à notre existence.

Résoudre

Les solutions existent. À New York par exemple, le maire a décidé de construire plus de foyers et de centres d'hébergement pour les SDF afin de faire baisser le nombre de personnes sans abris. La logique est simple : investir dans l'aide sociale plutôt que d'avoir à gérer la criminalité et les trafics de drogue qui touchent particulièrement les populations démunies. Sur la question des jeunes en errance, Céline Rothé précise que pour arranger les choses, il convient d'abord de les regarder et de leur parler avec respect et empathie au lieu de les juger faibles, en les stigmatisant ou en les considérant comme des « ratés ». Le premier pas vers la bienveillance est la compréhension et l'attention. Cela ne signifie pas qu'il faut toujours s'impliquer pour aider, mais qu'il faut avoir une attention particulière à ce que vivent les gens pour pouvoir comprendre la façon dont ils se comportent avec nous et dans la société.

Comment rester vigilant face aux « fake news » ?



Se coucher moins bêta



La vigilance est une valeur importante dans notre société. Sans elle, nous nous ferions avoir par les fausses informations qui circulent sur les sites internet et les réseaux sociaux où nous allons tout les jours. Des mesures sont prises pour lutter contre ce fléau. Mais la vigilance de chacun reste la meilleure arme contre les « fake news ».



Idriss Ahmadi

Les « fake news », un phénomène mondial

Les « fake news » sont des informations fausses ou truquées. La plupart d'entre elles sont fabriquées pour augmenter le nombre de lecteurs et de partages, ce qui explique leur grande « viralité », c'est-à-dire leur propension à se répandre rapidement sur les réseaux, touchant ainsi des millions d'internautes à travers le monde. Les « fake news » constituent donc un phénomène planétaire.

Depuis qu'Internet existe, le comportement des gens a changé : ils s'informent et interagissent différemment. D'après le dernier baromètre annuel sur la confiance dans les médias, publié par le journal La Croix en février 2017, Internet est devenu la principale source d'information des moins de 35 ans (48 %). Les plus jeunes sont une majorité à suivre l'actualité sur les réseaux sociaux (41 % des 18-24 ans). Ils sont donc plus exposés que d'autres publics à la viralité des fausses informations, comme le montre le récent sondage Ifop sur les théories du complot : les moins de 35 ans sont deux fois plus nombreux à croire à au moins sept théories complotistes que leurs aînés, soit 21 % contre 11 %.

Instruments de manipulation

C'est inquiétant, car les théories du complot participent de la désinformation. C'est de l'information totalement inventée qui a pour but de nous manipuler, de donner une fausse image de la réalité et d'influencer l'opinion publique. Pendant la dernière campagne présidentielle aux États-Unis, de fausses informations ont circulé concernant un prétendu réseau pédophile duquel la candidate Hillary Clinton aurait été complice. Une théorie du

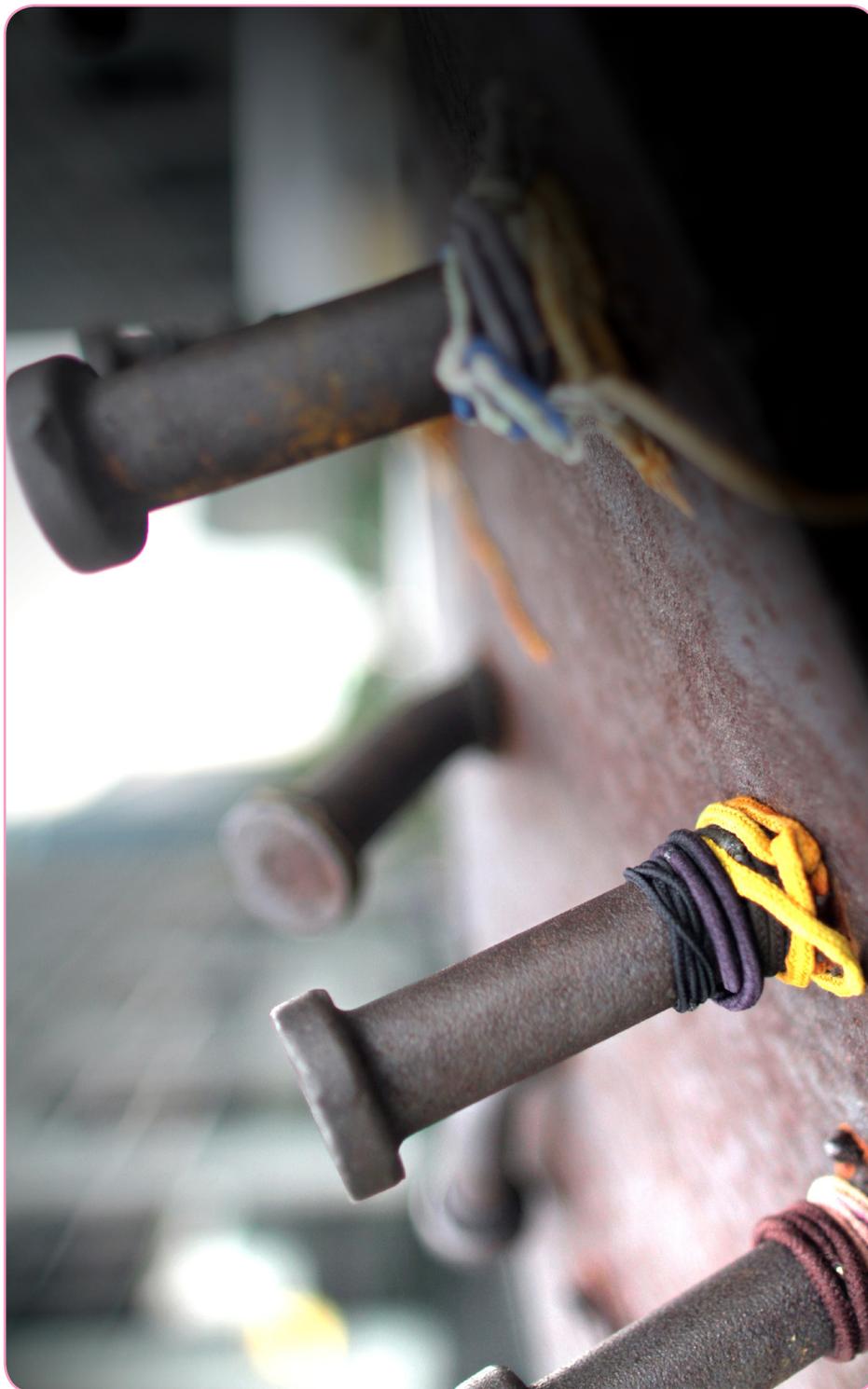
complot lancée par des sites web d'extrême-droite favorables à Donald Trump, le rival d'Hillary Clinton et finalement vainqueur de l'élection présidentielle américaine. Cette « fake news » a été nommée « Pizzagate », puisque ses auteurs situaient le quartier général du réseau imaginaire dans une pizzeria de Washington, la capitale des États-Unis. Avec des conséquences très concrètes pour le patron du restaurant en question : celui-ci a reçu de nombreuses menaces de mort et un homme armé a même fait irruption dans la pizzeria pour « mener sa propre enquête ». Il a tiré des coups de feu, sans faire de blessés.

Mesures anti-fake news

Mark Zuckerberg, le patron de Facebook, a annoncé des mesures anti-fake news. La plus importante concerne l'affichage d'un message d'alerte accompagnant les articles ayant été signalés comme mensongers. Mark Zuckerberg souhaite également s'attaquer « l'économie des fausses informations ». Le 14 novembre 2017, Facebook a suivi l'exemple de Google et annoncé que les faux sites d'actualité n'auront plus accès à sa plateforme publicitaire.

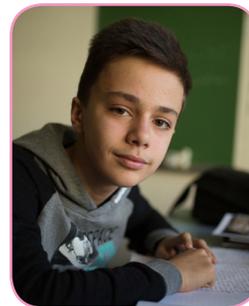
Les « fake news » sont conçues avant tout pour faire des vues, des partages. Mais elles peuvent aussi être utilisées pour manipuler l'opinion. Même si quelques mesures ont été prises sur les réseaux sociaux afin de lutter contre le phénomène, nous devons tous rester vigilants face à une information qui nous paraît suspecte, pour ne pas relayer les « fake news ».

Attentats : la résilience face à la barbarie



Se coucher moins bête

La résilience est une valeur qui permet de se remettre d'un événement, d'un sujet d'actualité. Depuis 2015, la France est touchée par une vague d'attentats. Le pays est-il vraiment résilient depuis ces événements ?



Etienne Bousseaud

Une succession de traumatismes

Depuis les attentats islamistes de janvier 2015 contre Charlie Hebdo et le supermarché Hyper Cacher à Paris qui ont causé la mort de 17 personnes, plusieurs attentats ont été commis ou déjoués sur le territoire français. La France est frappée par les pires attaques terroristes de son histoire le 13 novembre 2015, avec pour la première fois dans ce pays, des actions kamikazes. Les attentats sont perpétrés à Paris dans la salle de concert du Bataclan, contre plusieurs bars et restaurants du cœur de la capitale, et près du Stade de France, à Saint-Denis. 130 personnes, notamment des jeunes, sont tuées et plus de 350 sont blessées. L'État islamique revendique les attaques. Le 14 juillet 2016, quelques minutes après le feu d'artifice de Nice, un homme tue au camion bélier 87 personnes sur la promenade des Anglais.

Les conséquences des attentats

Ces attentats traumatisent les rescapés et les familles des victimes, et la peur évolue dans les grandes villes.

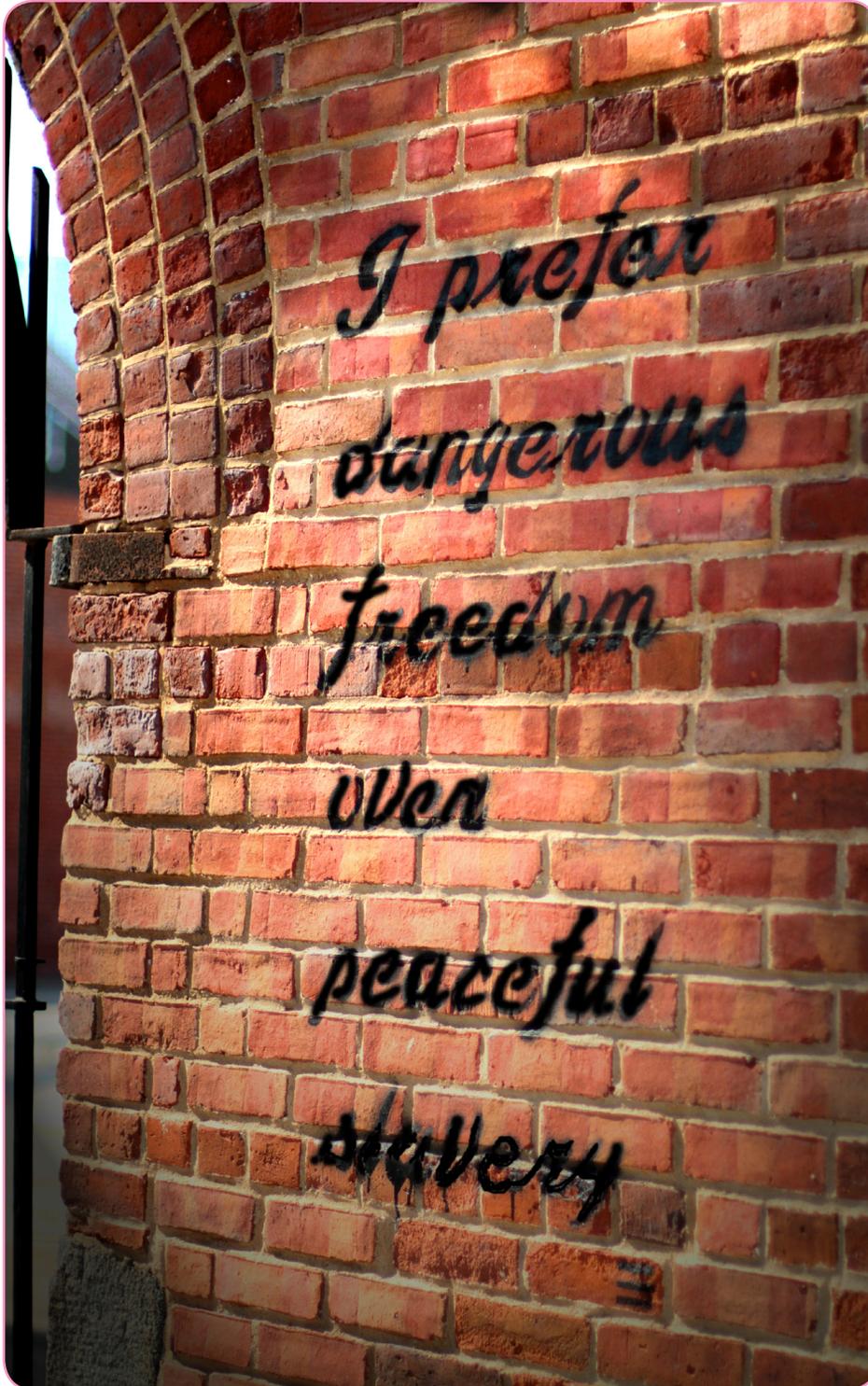
À Paris, dans la nuit du 22 octobre 2017, un bruit d'explosion a angoissé les touristes et certains Parisiens qui n'avaient pas été mis au courant du tournage d'un film, où un feu d'artifice aux pieds de la tour Eiffel avait lieu. Cette panique générale n'aurait sans doute pas eu lieu si cet événement s'était produit avant la vague d'attentats. Depuis, quand il y a de nouveaux attentats, on pourrait penser que les gens s'habituent à l'ampleur qu'a prise ce phénomène. Il n'en est rien malheureusement, car les médias alimentent notre peur. Ces drames ont aussi un impact économique, surtout sur le tourisme. En effet, entre novembre 2015 et octobre 2016 on comptait 2,6 millions de touristes en moins, et cela

rien qu'à Paris et sa région. Depuis, le tourisme est revenu à la hausse, comme avant les attentats de 2015.

Les moyens mis en œuvre pour s'en remettre

Des cellules psychologiques ont été ouvertes pour les rescapés et familles des victimes. Le directeur général des services de la mairie du X^e arrondissement de Paris, explique que des gens pleurent, font part de leurs angoisses, de leur mal-être, en veulent à la terre entière ou sont dans un tel état de sidération qu'ils n'arrivent plus à parler. Beaucoup vivent en boucle ces événements et n'arrivent plus à se projeter dans l'avenir et même à vivre, constate une membre de la cellule d'urgence médico-psychologique. L'opération sentinelle sert dans le fait de rassurer la population, car beaucoup de policiers et militaires sont recrutés principalement dans les endroits stratégiques où il pourrait y avoir un attentat. L'État d'urgence a été déclaré après les attentats de Charlie Hebdo et de l'Hyper Cacher. Il permet un contrôle aux frontières beaucoup plus présent, l'installation de nouvelles caméras de surveillance et beaucoup plus de contrôles (à l'entrée des magasins, pendant des fêtes, etc.). Il a servi à déjouer 32 attentats et a été prolongé plusieurs fois jusqu'à la création d'une nouvelle loi antiterroriste, le 1^{er} novembre 2017. Cette loi donne beaucoup plus de pouvoir à la police par rapport à l'état d'Urgence.

La France peut être résiliente, notamment grâce au gouvernement qui crée des cellules psychologiques et essaye de diminuer le sentiment d'insécurité qui touche les Français depuis cette vague d'attentats, mais les familles des victimes sont en état de choc et il faudra encore beaucoup de temps pour qu'elles s'en remettent.



« Mal nommer les choses, c'est ajouter au malheur du monde », disait Albert Camus. En effet, utiliser de mots porteurs de sens fort peut s'avérer maladroit. Ils peuvent générer des préjugés ou de l'incompréhension, blesser, induire en erreur ou même produire de l'agressivité : un musulman n'est nécessairement un islamiste et un jeune de banlieue est rarement un délinquant. Voici un petit lexique à l'attention de ceux pour qui le discernement est un signe d'intelligence.



Ribin Kayaalp

Banlieue

C'est le territoire, la ceinture périphérique qui entoure un centre-ville. Le terme peut parfois être rapproché de « quartier-dortoir » ou de « cité périurbaine », car sa vocation est essentiellement résidentielle. Mais la banlieue accueille aussi différentes activités et possède des centralités propres : chaque quartier de banlieue a son petit centre commercial, son esplanade ou sa dalle, des espaces de convivialité, de commerce et d'information facilement desservis par les transports en commun. La banlieue, c'est un peu comme le centre-ville, mais sans les avantages et avec une réputation péjorative en plus. En 2016, l'émission « 90 minutes enquête » évoquait la violence du quartier de Villejean à Rennes, berceau de la revue *Médiaparks* (relire *Médiaparks* Hors Série N°1 « Medias vous ? »). Bien sûr cela nous a choqués, mais au-delà, nous avons été injustement blessés, car les images montraient des situations dans différents quartiers de Rennes et laissaient croire aux spectateurs que toute la violence se concentrait au même endroit. Les médias montrent souvent une mauvaise image des banlieues et les réseaux sociaux amplifient les mauvaises réputations : banlieue dangereuse ou sensible, quartier chaud, zone à risque ou zone de non-droit.

Stigmatisé

À l'origine, un stigmate est une cicatrice, la marque durable sur un corps laissée par une blessure ou une maladie. S'emparant du mot pour lui donner un sens spécifique, la religion chrétienne parle de stigmate lorsqu'il est question des cinq blessures portées par le Christ durant son « calvaire », sa souffrance

sur la croix. La stigmatisation est aujourd'hui un processus qui marque un individu ou un groupe d'un « opprobre », c'est à dire d'une humiliation publique. Les stigmatisés sont ceux et ceux qui subissent un rejet parce qu'ils ne correspondent pas à la norme sociale ou qu'ils ont commis un fait condamné par la morale ou la loi : les prisonniers considérés comme de dangereux criminels, les jeunes de banlieue qui sombrent dans l'échec scolaire et la délinquance, les immigrés qui viennent « manger le pain des vrais Français ».

Nazi

Sur internet en particulier et dans la société des médias en général, les gens utilisent ce mot n'importe comment pour désigner des personnes avec lesquelles elles ne sont pas d'accord. Le 3 octobre 2017, l'homme politique Jean-Luc Mélançon aurait traité Manuel Walls, alors Premier ministre, de nazi. Celui-ci nie les faits, mais certains témoins le confirment. Ce mot, bien sûr, était utilisé comme une insulte et non au premier sens du terme, car les nazis, membres du parti national-socialiste dirigé par Hitler durant la 2^e Guerre mondiale sont connus pour avoir participé à l'élimination des juifs et des Tziganes dans les camps de concentration. L'utilisation abusive et insultante de ce mot est étudiée en sociologie et s'appelle « la loi de Godwin » : c'est à dire « l'instant d'une conversation où les esprits sont assez échauffés pour que la conversation devienne colérique et qu'une comparaison avec le nazisme ou Hitler se produise sous forme d'insulte ».

La laïcité dans une société multiculturelle



Se coucher moins tôt



Tout Français est libre de croire ou de ne pas croire. Depuis la mise en place de la loi sur la laïcité, dite « loi 1905 », L'État français établit sa neutralité : religion et République n'interagissent plus. Cette loi, née dans un contexte difficile de lutte politique entre la République et le catholicisme, concerne moins d'autres religions. En 1905, l'islam était quasi absent en France, c'est pourquoi il ne fut pas cité. Aujourd'hui, comment la société s'accommode-t-elle de la laïcité au quotidien ?

La laïcité, une exception française

On ne peut pas dire que la laïcité plaise à tout le monde. La France est le seul pays de l'Union européenne à l'avoir inscrite dans sa constitution. La Convention européenne des Droits de l'Homme, dont les articles sont supérieurs à la loi française, indique que : « Toute personne a droit à sa liberté de penser, de conscience et de religion. Ce droit implique (...) la liberté de manifester sa religion ou sa conviction, individuellement ou collectivement, en public ou en privé (...). » Il n'est donc pas toujours facile de s'y retrouver entre les règles de l'État français et de l'Union européenne.

La loi de l'État et ses ambiguïtés

La Constitution de 1958 qui acte la naissance de notre 5^e République indique dans son article 1^{er} que : « la France est une République indivisible, laïque, démocratique et sociale. Elle assure l'égalité devant la loi de tous les citoyens, sans distinction d'origine, de race ou de religion. Elle respecte toutes les croyances ». Si l'État français a choisi d'être neutre en apparence, c'est pour garantir l'égalité et l'impartialité entre les citoyens. C'est pourquoi les fonctionnaires, les personnes qui travaillent au service de l'État, ne doivent pas afficher leurs préférences religieuses ou politiques dans le cadre de leur travail. Mais cela ne concerne pas les « usagers », c'est-à-dire les personnes qui occupent l'espace public et se rendent dans les hôpitaux, dans les mairies, dans les organismes sociaux publiques pour obtenir aide et soutien. Cela mène parfois à des situations compliquées sur lesquelles les tribunaux doivent trancher : en sortie scolaire par exemple, la

loi indique qu'on ne peut contraindre une maman qui accompagne des élèves à défaire son voile dans l'espace public même si cela fait pourtant partie du temps éducatif.

Dans la vie professionnelle

La laïcité ne s'applique qu'aux « collectivités publiques », c'est-à-dire l'ensemble des représentants de l'État présents sur le territoire comme les mairies des villes et les conseils départementaux par exemple. De son côté, le monde de l'entreprise n'est pas obligé de respecter une neutralité face au « fait religieux ». Donc ce n'est pas toute la société qui doit appliquer la laïcité, car d'autres règles peuvent lui être supérieures. Ainsi, les dernières affaires portées en justice comme celle des agents d'une entreprise de sécurité qui portaient une barbe « trop islamiste » ou l'assistante maternelle voilée de la crèche « Babilou » ont montré que le règlement intérieur d'une entreprise peut s'affranchir légalement de la loi sur la laïcité.

Le vrai rôle de la laïcité

La laïcité ? On n'en parle que lorsqu'elle est en difficulté et on la rend responsable de tout, car elle questionne la place de la liberté d'avoir des convictions personnelles et définit notre identité républicaine. Elle interroge la façon dont notre société multiculturelle détermine des règles communes, pourtant elle ne peut à elle seule tout autoriser ou tout interdire car son rôle est de nous permettre de bien vivre ensemble, non de nous mater ou de dicter tous nos comportements en collectivité.



La curiosité est-elle vraiment un vilain défaut ? Non. C'est une soif de savoir, de découvrir. Sans elle, le monde ne serait pas aussi riche de culture, de diversité, de créativité. La curiosité nous ouvre sur le monde, et développe notre esprit critique. Sa principale limite cependant est qu'elle n'est pas toujours stimulée.



Aditi Soula

Écoute et tais-toi !

L'école devrait nous aider à éveiller notre curiosité, mais la vie au collège n'est pas organisée pour cela. Elle y arrive parfois en nous imposant certaines matières contre notre volonté : par exemple l'histoire n'est pas la matière la plus importante au quotidien, mais pourtant l'école permet de connaître le passé pour ne pas reproduire d'anciennes erreurs et développer une culture commune. C'est plutôt une bonne chose pour avancer ensemble. Cependant, imposer des disciplines aux élèves réduit considérablement la curiosité. À l'heure actuelle, l'école nous impose les matières, les programmes, les sujets et nous prive ainsi de notre spontanéité. Elle ne nous aide pas à chercher au-delà de la définition et des connaissances apprises par cœur. On devrait avoir un minimum de choix tout en partageant une base de connaissances commune. L'école devrait surtout nous apprendre comment se poser les bonnes questions. Même si elle commence à changer, elle ne nous permet pas vraiment de nous interroger.

Développer sa curiosité

La curiosité ne doit pas s'éteindre. C'est un feu que chacun doit faire brûler en soi pour avancer, découvrir ou améliorer le monde. Mais au fil du temps, la curiosité s'est dissipée, affaiblie par le fait que « tout vient à nous » par les écrans : ce qu'on doit savoir, ce qu'on doit penser, même ce qui doit nous émouvoir et nous bouleverser. Les gens sont de moins en moins curieux, car ils consomment. Cela est paradoxal, car aux XXI^e siècles, à l'époque de l'internet et des médias numériques accessibles

à tous, on est libre d'obtenir de la connaissance. Bonne ou mauvaise, fiable ou érodée, objective ou manipulée, en tout cas ce n'est pas le manque de quantité qui nous fragilise, c'est plutôt la qualité. Par exemple, il suffit de taper quelques mots sur Google pour qu'en un fragment de seconde on soit inondé d'informations. Il est donc plus simple et rapide d'étancher sa soif de savoir, bien qu'il devienne indispensable, encore plus aujourd'hui que par le passé, d'apprendre à critiquer pour ne pas se faire manipuler.

Curieux du quotidien

En ce siècle numérique, les médias restent curieux et peuvent nous aider à devenir ou redevenir curieux, car les journalistes dénoncent et peuvent nous permettre de nous indigner. Pour le cas de l'esclavage en Libye, c'est grâce à la curiosité des journalistes, à leur courage d'enquêter, que lecteurs, spectateurs et auditeurs du monde se sont mobilisés pour dénoncer ce crime et peut être ainsi l'empêcher de se propager ailleurs. Les journalistes jouent le rôle de curieux pour le reste du monde. Ils disent, questionnent, provoquent de l'intérêt sur ce qui se passe ailleurs. Informer reste un métier à risque qui ne peut être assumé par tous. Dans la société, les gens ne sont pas assez curieux ce n'est pas une bonne chose. Être curieux permet de découvrir ce qui ne va pas pour essayer d'améliorer le monde. Je pense que la curiosité n'est pas un vilain défaut, car c'est ce qui permet de découvrir le monde et de le changer, de mieux y trouver sa place en choisissant quand et comment on va décider d'agir.



L'autonomie est la capacité d'un objet ou d'un individu à faire seul les choses, par ses propres moyens.



Keisha Ozier

Une société qui nous rend autonomes ?

Dès notre plus jeune âge, aux environs de trois ans, nos parents nous donnent des responsabilités. Celles-ci s'accroissent avec le temps, car ils cherchent à nous donner l'autonomie nécessaire en vue du moment où nous atteindrons la majorité, cette étape de la vie où l'on se retrouve seul, au pied du mur. Si l'on nous apprend très jeune à gérer les choses les plus insignifiantes, les plus grandes responsabilités nous paraissent plus simples et l'organisation se fait plus naturellement. Cependant, une fois adultes, si chacun peut faire des choses simples, en autonomie, on a tous besoin de quelqu'un au final.

En réalité, une complète autonomie est impossible. Même la personne la plus « haut placée » au gouvernement a besoin de quelqu'un pour organiser. Imaginez simplement que vous vous retrouviez seul au monde, devant continuer de gérer tout votre quotidien. Cela vous semble possible ? Pour moi, non. Il y a trop de choses à faire pour que cela soit faisable. Des choses simples, telles que des calculs, le ménage, etc., sont possibles. D'ailleurs, nous créons des robots afin de nous soulager de certaines tâches. Un patron engage des employés pour l'aider à manager son entreprise, car pour faire fonctionner une multinationale telle que Samsung, par exemple, on a besoin d'aide : de multiples tâches sont à effectuer qu'un homme ne pourrait faire seul, compte tenu du nombre, de la diversité et de la complexité de celles-ci. Donc la société peut être composée d'individus plus ou moins autonomes, mais, pour que ça fonctionne, il faut nécessairement qu'ils coopèrent.

Et l'école dans tout ça ?

Quand nous avons des travaux à faire, que ce soit en groupe ou individuellement, nous avons besoin d'autonomie pour pouvoir exploiter tout notre potentiel

de créativité. Mais l'école nous laisse-t-elle réellement le faire ? À mon avis, l'école ne laisse pas l'autonomie suffisante aux élèves.

Il y a plusieurs fois où nous devons tous effectuer les mêmes tâches en classe. C'est ennuyeux parfois et il n'y a aucun système d'autonomie ni aucune diversité là-dedans. Mais certaines fois nous faisons des exposés où les professeurs s'adaptent au niveau de chacun pour augmenter ou réduire l'autonomie des élèves. Ils donnent plus de consignes à l'un pour l'aider à mieux travailler et laissent un sujet presque entièrement libre à un autre.

Cela s'appelle la différenciation. Là se pose un problème, car, d'un côté nous devrions avoir le même niveau d'autonomie afin de développer nos compétences intellectuelles au lieu de subir un « bourrage de crâne » où l'on doit tout connaître et être tous pareils. D'un autre côté, il faut pouvoir s'adapter au niveau de chaque élève, à ses difficultés spécifiques. Par ailleurs, quelques élèves sont parfois mis en valeur, ce qui en décourage d'autres et les laisse en échec scolaire. Ils lâchent donc leurs compétences et se laissent guider. Il faudrait que l'autonomie soit renforcée à l'école afin de nous préparer à cette quasi totale liberté d'action que nous offrira la majorité.

Certes, c'est important de ne pas dépendre des autres, car on peut finir par se rabaisser face au savoir-faire de nos collègues et nos partenaires. Il faut savoir exploiter ses propres compétences, chercher à les développer et définir son identité pour être libre de devenir une personne pleinement autonome. Un jour...

L'excellence



SCOP



L'excellence est le « degré éminent de qualité, de valeur de quelqu'un, de quelque chose dans son genre. » Éminent... Rien que ça !



Keisha Ozier

L'excellence est-elle exigée ?

Peut-être bien. Qu'est-ce que l'excellence et dans quels domaines l'utilise-t-on ? Partout. La réponse est-elle si simple ? On doit progressivement atteindre l'excellence de la petite école au monde du travail. Pourquoi ? Là aussi la réponse semble simple.

En étant le meilleur, on est admiré, désiré, envié, etc. Pour nous-mêmes, ça peut nous rendre heureux. Mais certaines personnes pourraient abuser de nos capacités. Car nous sommes ce qui est couramment appelé un « bon élément ». Mais l'excellence est un tout, rien ne se joue seulement dans les capacités scolaires ou professionnelles. Le comportement et la personnalité sont aussi importants pour être excellent.

La vie au collège me semble être un exemple plus que flagrant pour moi. Mes parents me demandent un minimum de 16 ou 17 dans toutes les matières, sauf le sport et les mathématiques. Je suis une bonne élève, studieuse, etc., mais j'ai une pression sociale et familiale sur les épaules qui me pèse parfois. Familiale, car tous attendent ce résultat de ma part et sociale car même les autres élèves s'attendent à ce que j'ai de bonnes notes.

Oui, j'ai déjà été huée sur certaines de mes mauvaises notes en classe, car certains professeurs annoncent les notes à voix haute. La seule fois où j'ai eu un 15 de moyenne générale, je me suis faite littéralement engueuler. Depuis toute petite, j'ai toujours voulu atteindre un niveau d'excellence et j'en suis devenue perfectionniste, je ne supporte pas les erreurs, quelles qu'elles soient.

Et dans le monde professionnel ?

Dans le cadre d'un métier de l'informatique par exemple, un technicien se doit d'avoir une connaissance presque totale du sujet. Si deux employés ont les mêmes compétences, ils sont en concurrence : lequel sera pris ? Celui qui aura le meilleur CV. Car le Curriculum Vitae, la liste de tout ce que nous avons accompli, est une preuve de nos capacités acquises depuis la troisième, car nous avons alors l'âge légal de travailler et la possibilité de le faire. Si un employé est le meilleur de la société, il se peut qu'il obtienne une récompense mensuelle sous forme de prime, un « treizième mois » ou ce genre de choses.

Cet élément recevra ensuite énormément de nouvelles sollicitations qu'il devra assumer sous peine de ne plus être considéré comme le meilleur. Il y a aussi l'excellence dans la société de ceux qu'on appelle « l'élite ». Ce sont les têtes pensantes et agissantes du gouvernement. Mais cela les rend-il plus humains ? On a tous une part d'excellence dans un domaine particulier alors il ne faut pas se considérer inférieur à d'autres, car on peut finir par croire en des faiblesses inexistantes et devenir ce que l'on a peur d'être.

Être humain, respecter les autres et s'accepter soi-même, se doter d'une intelligence utile à soi et à la société, voilà ce qui, à mes yeux, est un signe d'excellence.

Le courage en politique



tribune

36



Du courage dans la vie quotidienne au courage lors de la prise de décisions politiques, les enjeux sont évidemment très différents. D'un côté nous exerçons notre seule volonté, de l'autre, nous devons répondre de nos actes devant des millions de concitoyens. Mais l'histoire nous le montre : c'est le courage qui permet de changer les choses. Si le courage est une valeur qui manque à notre société, c'est d'abord aux personnalités politiques de montrer la voie.



Maud Jikouni

Les hommes et femmes politiques doivent agir en tant qu'exemples pour les citoyens. Chacun devrait pouvoir s'inspirer de ceux qui nous dirigent, car s'ils exercent leur métier, c'est pour servir la nation qui les a élus. Il existe malheureusement trop d'exemples qui illustrent le manque de courage des personnalités politiques.

Récemment, les États membres de l'Union européenne ont voté en faveur du renouvellement de la licence du glyphosate, un produit herbicide dangereux pour l'environnement et qui cause le cancer. S'ils n'ont pas eu le courage de prendre la décision de l'interdire, c'est notamment à cause de la pression subie par les lobbies. Ces derniers représentent des enjeux économiques, devant lesquels les personnalités politiques préfèrent se plier plutôt que protéger les citoyens européens.

La pression de l'électeur

En plus de la pression du secteur économique, les hommes et femmes politiques doivent également faire face à leurs électeurs. Ce qui peut les pousser à ne pas faire preuve de courage dans leurs décisions. En effet, beaucoup veulent s'accrocher au poste qu'ils occupent et peuvent estimer comme « risqué » de prendre une décision courageuse, puisque celle-ci ne plaira pas à l'ensemble de leurs électeurs. Se mettre à dos des électeurs, c'est risqué de ne pas être réélu. Or, toute décision politique courageuse implique d'aller contre l'avis d'une partie de la population. Ce fut par exemple le cas de Robert Badinter, lorsqu'il participa à l'abolition de la peine de mort alors que la majorité des Français étaient encore favorables à cela. C'est d'ailleurs

ainsi que son nom est entré dans l'histoire : on retient les personnalités qui ont changé le monde et particulièrement celles qui ont eu du courage.

L'exemple Nelson Mandela

C'est le cas de Nelson Mandela, qui a milité politiquement au péril de sa vie pour l'égalité entre les blancs et les noirs en Afrique du Sud. Il a d'ailleurs été condamné à la prison à vie pour son combat contre l'apartheid. On lui a proposé sa libération en échange de son renoncement, mais il a toujours refusé. Il a ainsi gagné le respect de ses compatriotes, qui l'ont élu Président en 1994. Signe que l'on peut être courageux dans ses décisions et ses actes politiques, tout en séduisant un électeur. Pour autant, toutes les personnalités politiques qui ont eu du courage ne sont pas entrées dans les livres d'histoire. Certaines n'ont eu qu'un impact très local. Mais qu'importe la portée de leurs actions, le plus important est qu'elles aient permis de changer les choses, en montrant la voie aux citoyens.

Agir avec courage est donc nécessaire pour faire changer l'époque dans laquelle nous vivons. Que ce soit à l'échelle d'un pays, d'une ville ou d'une communauté de personnes, c'est une valeur indispensable à notre société, trop souvent manquante. Faire preuve de courage c'est avant tout croire en ce qu'on défend et se battre pour ce qui nous semble juste. Si les politiques ne montrent pas l'exemple, alors c'est à nous, citoyens, de faire preuve de courage pour changer les choses.

L'hospitalité ne doit pas se réduire à la charité



Tribune



L'étymologie du mot « hospitalité » soulève des questionnements complexes. Elle évoque un double sens d'hospitalité et d'hostilité, deux notions qui viennent du mot latin hostis. Au fond, la question de l'hospitalité renvoie à un dilemme politique et éthique.



Adrien, Allan et Elouan

L'hospitalité de Rome et l'hostilité d'Athènes durant l'Antiquité

Si le peuple athénien se conçoit sur la distinction indépassable entre étranger et citoyen, la citoyenneté étant acquise à la naissance, Rome est davantage bienveillante. Entre Athènes et Rome, deux perceptions de l'hospitalité s'opposent. L'hospitalité politique athénienne serait « statique », et « l'inclusion d'un étranger changerait la composition de la société au point de la faire disparaître ». Au contraire, à Rome on l'envisage de manière dynamique : « l'adjonction d'éléments étrangers ne mettant pas en péril le « commun » de l'hospitalité ». On peut donc dire que Rome voit l'étranger comme une aide pour la société alors qu'Athènes voit celui-ci comme une contrainte. Un danger ?

Les politiques de l'hospitalité d'aujourd'hui

L'hospitalité politique n'est pas une question philanthropique dans laquelle la philosophie met l'humanité au premier plan de ses priorités, c'est une question de principe juridique, où la possibilité d'accueillir des étrangers passe par les États. Notre idée consiste à dire qu'aujourd'hui cette hospitalité politique, renforcée par le texte de la Déclaration universelle des Droits de l'Homme en 1948 et la convention de Genève en 1951, est en train de mourir. Les gouvernants ne sont plus dans l'idée d'accueillir les personnes dans le besoin. Les discours de l'extrême droite qui répandent une haine de l'étranger, surtout lorsqu'il vient du Sud, font progresser le racisme : les étrangers seraient indésirables sur le sol national ou même considérés comme des fauteurs de troubles. Face à ces discours racistes, les pays européens mettent de plus en plus de côté la référence aux Droits de

l'Homme et la possibilité d'accueillir des étrangers au nom de la menace terroriste, suite aux attentats de Paris, Bruxelles et Berlin.

La société française et l'hospitalité

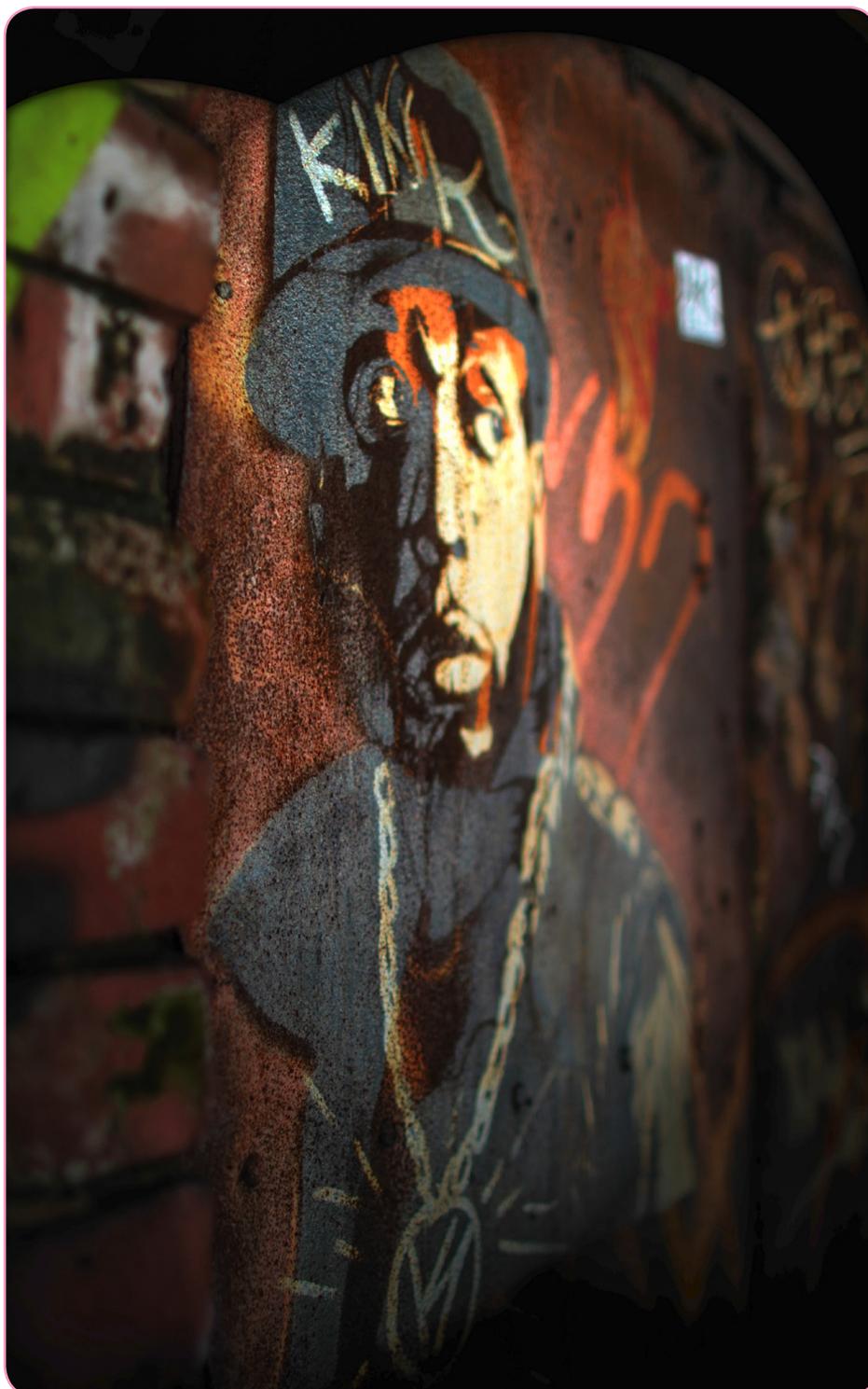
En ce moment même, de Nice à Calais, de Paris à Bayonne, de Marseille à Cherbourg, se transmettent des gestes d'hospitalité qu'aucune procédure judiciaire ne saurait contenir grâce à l'engagement des associations. Aujourd'hui en France, d'innombrables citoyennes et citoyens inventent un quotidien habitable aux exilés du monde entier. Néanmoins, la loi L 622-1 stipule que « toute personne qui aura, par aide directe ou indirecte, facilité ou tenté de faciliter l'entrée, la circulation ou le séjour irrégulier d'un étranger en France sera punie d'un emprisonnement de cinq ans et d'une amende de 30 000 euros. ». Un paysan est donc puni pour des actes dont l'histoire retiendra qu'ils étaient bien justes ? Tout ce vieux monde devrait se plier sous un débordement d'hospitalité, puisque c'est d'humanité qu'il s'agit. C'est une attestation sur l'honneur d'être français, fraternel par conséquent, adressée à tout juge qui serait aujourd'hui encore tenté de punir la fraternité, afin que celui-ci entende que c'est une commune entière qu'il lui faudrait enfermer.

La fin de l'hospitalité est donc liée à un retour en force de la Nation par le remplissage très spécifique que le thème du National implique. Dans plusieurs pays d'Europe (Bulgarie, Macédoine) on trouve des discours très violents sur l'affirmation du Nationalisme. Tout autour de nous, des confins jusqu'aux centres des 36 000 communes de France, s'affirme, à bas bruit, un territoire d'avant-garde qu'il faudra bien considérer.

Sur le mur de l'école de Pedro



Enfin des nouvelles



Sur le mur de l'école de Pedro, le mot « Résistance » a été écrit un jour. Le lendemain, un immense graffiti encadre ce mot précieux aux yeux du petit garçon chilien...

Jour après jour, le mur s'embellit et une œuvre d'art se crée trait après trait dans l'anonymat.

Un soir, Pedro qui va chercher son papa au car croise l'artiste qui travaille seul et clandestinement sur ce mur.

- *Pourquoi fais-tu cela ? À quoi ça sert ? lui demande Pedro.*

L'artiste ne semble même pas surpris de trouver là ce garçon.

- *Tu sais, mon petit bonhomme, parfois un rien peut aider les gens, et comme j'aime aider les gens, je fais cela, voilà tout, répondit l'artiste.*

Pedro fut impressionné par tant de gentillesse, mais il ne comprenait pas bien ce que ces dessins un peu bizarres venaient faire là-dedans, il demanda donc :

- *Mais comment des gribouillis peuvent aider les gens ?*

- *Ah ! ça c'est la force de l'art. Chacun peut voir ce qu'il veut dedans, et découvrir peu à peu la vision de l'artiste. Un peu comme quand tu offres un dessin à tes parents, ils ne voient pas toujours ce que tu as voulu dessiner, mais comprennent ce que tu as voulu leur dire, expliqua l'artiste.*

Cette remarque fit sourire Pedro qui se remémora le jour de l'anniversaire de sa mère quand il lui avait offert un dessin, mais qu'elle avait fait plusieurs tentatives avant de trouver ce qu'il avait voulu dessiner.

- *Ça, c'est bien vrai ! s'écria-t-il.*

Les questions se bousculaient dans sa tête et comme toujours elles ne mirent pas longtemps à atteindre ses lèvres.

- *Mais alors quel message font passer tes dessins ? Est-ce que moi aussi je peux le faire ?*

- *Du calme mon garçon ! Tu vois ces yeux dessinés là-bas ? Tu ne remarques rien de particulier ?*

- *Il y en a un ouvert et un fermé... hasarda Pedro.*

- *Exactement ! Et c'est notre signe de ralliement dans la résistance : garder un œil ouvert quand tous les autres ont fermé les yeux, résignés. C'est le*

message que je veux faire passer : résistez !

- *Et ces enfants qui jouent et qui sont à l'école, ils sont très bien dessinés, poursuivit Pedro en montrant un autre coin de la fresque.*

- *Merci beaucoup, sourit l'artiste.*

Eh bien, tu vois, par exemple, là, c'est pour montrer que tous les enfants sont libres d'aller où ils veulent et ne doivent pas travailler si ce n'est à l'école.

- *Comment tu t'appelles ? poursuivit Pedro qui ne restait jamais très longtemps sur une idée et préférait comprendre le monde à la manière d'un puzzle dont les pièces par petits morceaux différents finissaient par former une grande image qu'il pouvait lire.*

- *Petit curieux ! Je ne dévoile jamais mon nom, l'anonymat me protège moi et mes œuvres.*

- *Moi c'est Pedro ! et toi, je t'appellerai « Joyeux » parce que c'est ce que ton dessin donne : la joie. À la prochaine, conclut Pedro familièrement.*

Et il courut rejoindre son père qui venait de descendre du bus. Il commençait à lui raconter sa rencontre quand plusieurs voitures les dépassèrent et s'arrêtèrent devant « joyeux ». Celui-ci essaya de fuir, mais il fut rattrapé par un des hommes armés au service de la junte fasciste de Pinochet.

Pedro qui voulut du haut de ses neuf ans porter secours à l'artiste fut attrapé de justesse par son père qui le retint fermement et l'empêcha d'avancer au-devant du danger. Avant d'être emmené de force dans une voiture, l'artiste fit un clin d'œil à Pedro et posa son doigt sur ses lèvres pour lui signifier de surtout se taire.

Le lendemain matin, avant d'aller à l'école, Pedro s'arrêta devant le graffiti, sortit sa pochette de feutres et dessina un œil ouvert, un œil fermé et juste à côté, la lettre « J » puis des mots qui semblaient une épitaphe « Santiago, 1973 ».



Coopérer en musique



Qu'en dit l'école



Apprendre à vivre ensemble, s'écouter, accéder au plaisir de la compréhension : des enjeux scolaires, des enjeux républicains. Entre le monde et soi, il faut une interface. Un support. C'est ainsi que le jeu, qui permet l'interaction, peut modifier le fonctionnement de la classe et permettre aux élèves d'acquérir autonomie, responsabilité et surtout une approche coopérative du travail.



Rémi Massé

Du jeu dans la vie

Je pratique les jeux de rôle depuis mon enfance : guerrier, mage, elfe m'ont toujours accompagné. Ce que j'aime dans ces jeux, c'est la dimension de découverte, d'imaginaire et de coopération. Il n'y a pas de « perdants » : si l'alter ego imaginaire meurt, on en recrée un autre. La seule solution pour déjouer les énigmes des aventures réside en l'émergence d'un esprit de groupe, nuancé par des caractères et destiné à agencer des compétences différentes unies dans le collectif. Devenu enseignant, j'ai gardé à cœur le besoin de construire « du Citoyen ». C'est en découvrant le remarquable travail de Marie Rivoire sur « les ilots bonifiés » et en lui faisant part de mon intérêt que l'idée de modifier l'organisation du travail en autonomie des élèves a émergé. D'autres m'ont inspiré comme Béatrice Cartron et Philippe Lemoine, on se retrouve tous sur twitter (#edmus) pour avancer ensemble.

Mettre en place des ilots ludifiés

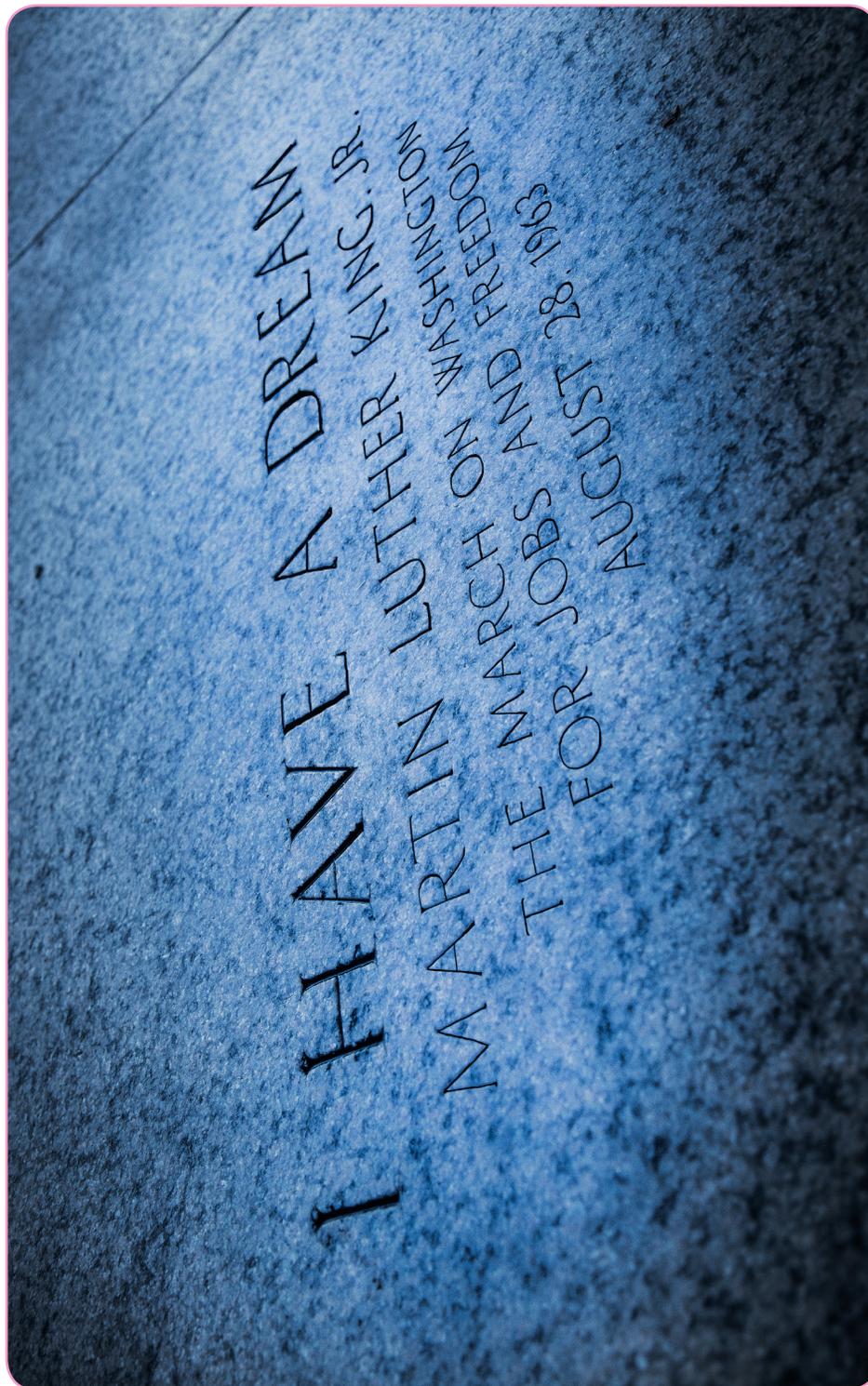
Un siècle après des pionniers comme Freinet, mon ambition est de développer l'autonomie des élèves dans leurs activités. Dans un projet collectif, le groupe se nourrit des responsabilités partagées par chacun des individus. Cette activité fait émerger un désir de « coopération autonome » entre participants : d'eux même, les individus entrent en harmonie. C'est ainsi que le sens du travail scolaire, nécessitant l'apprentissage de la responsabilité, est amené à s'étendre pour faire sens dans des groupes constitués d'élèves. Les rôles distribués au début des chapitres permettent de s'approprier des

consignes particulières et des objectifs à atteindre. La dimension de coopération et de partage se traduit donc par la mise en place « d'ilots ludifiés » dans lesquels les élèves construisent leur stratégie de réussite. L'ambassadeur présente le travail à l'oral, le journaliste effectue des recherches auprès des ressources, y compris le prof, le scribe consigne le travail par écrit, l'espion dérobe les bonnes idées des autres ilots et enfin le gardien du temps veille à ce que le groupe respecte les échéances.

Des élèves en action

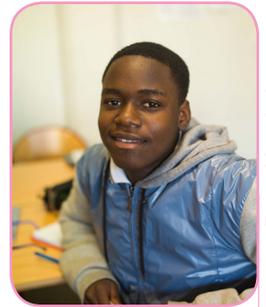
La feuille de route, qui permet de former des groupes de 4/5 élèves, répartis au hasard même si parfois travailler avec ses amis est agréable, offre au professeur le moyen de procéder directement à une évaluation différenciée grâce au travail chronométré. Les prises de parole des ambassadeurs ponctuent la séance et permettent aux élèves en difficulté de rattraper leur retard et de procéder à leur autoévaluation. Plus les élèves sont à l'aise avec ce système organisationnel, plus la dimension d'autoévaluation est forte, plus les frontières entre les fonctions sont intuitives et respectées. Après avoir créé ces ilots ludifiés, j'ai décliné ce système sous d'autres formes comme les ilots permutés ou les ilots étranges (explications disponibles sur <http://flipmusiclab.fr/?s=ilots>). Cette innovation a permis aux élèves d'apprendre à travailler davantage en équipe et à se partager les fonctions traditionnelles du professeur. L'ambiance de travail est désormais plus détendue et créative : chacun travaille et peut progresser à son rythme.

L'espoir de ce monde



Juste quelque, un de bien

L'espoir, c'est avoir confiance en l'avenir, à la fois pour soi et pour le monde. L'actualité internationale n'est pourtant pas réjouissante, dominée qu'elle est par la guerre en Syrie, les attentats, la crise migratoire, la montée des inégalités, etc. Il faut néanmoins garder espoir, car c'est une valeur nécessaire pour changer le monde en mieux.



Enoch Mondjali

Martin Luther King : une leçon d'espoir

Martin Luther King (MLK) a été inspiré toute sa vie par l'espoir. Il est né le 15 janvier 1929, à Atlanta, aux États-Unis, et mort le 4 avril 1968, assassiné, à Memphis. MLK était quelqu'un de courageux, une personne honnête. Il a toujours eu confiance en lui et en l'avenir. Il a été reconnu pour son combat en faveur de l'égalité entre Blancs et Afro-Américains, à une époque où la politique de Ségrégation faisait des Noirs des citoyens de seconde zone aux États-Unis. L'engagement de Martin Luther King au sein du Mouvement des droits civiques s'inscrit dans la lignée de l'action menée par Rosa Parks, qui avait refusé de céder sa place à un passager blanc dans un autobus, en 1955.

Le 28 août 1963, Martin Luther King organise la grande marche pour l'emploi et la liberté, à Washington, la capitale des États-Unis. Ce jour-là, devant le mémorial dédié à Abraham Lincoln, le président américain qui a aboli l'esclavage en 1865, il prononce son célèbre discours : « I Have a Dream ». Lors de cette prise de parole, il dit avoir un rêve, celui d'un pays où les enfants noirs vivraient heureux, dans un monde débarrassé du racisme. La haine raciale n'a pas disparu, mais les Afro-Américains sont devenus des citoyens à part entière, grâce à son courage et à sa persévérance. Comme Rosa Parks, Martin Luther King a marqué l'histoire. Il a participé à changer le monde, car il avait l'espoir d'un avenir meilleur.

Pouvons-nous construire un monde meilleur aujourd'hui ?

Pour cela, nous devons tous être plus solidaires, afin que chacun puisse réaliser ce qu'il espère. Il faut

avoir plus de compassion les uns en vers les autres, par exemple à l'égard les migrants qui fuient la misère et la guerre avec l'espoir d'une vie meilleure dans leur pays d'accueil.

L'espoir, moteur des migrations

Aux Champs-Libres, nous avons pu parcourir l'exposition consacrée à l'Encyclopédie des migrants qui réunit 400 témoignages d'histoires de vie de personnes migrantes. L'un d'entre eux s'appelle Mohamed Dhaoudi. Il vient de Tunisie. Au début, il était content de quitter son pays pour rejoindre la France. Il était plein d'espoir puisqu'il croyait qu'il aurait une meilleure vie en France. Mais il s'est retrouvé en centre de rétention parce qu'il n'avait pas de papiers lui permettant de rester légalement sur le territoire français. Il était tantôt enfermé dans une chambre, tantôt dans une salle, au milieu d'un petit terrain entouré de toutes parts de grillages. Il n'avait rien à faire pour occuper ses journées. Il croyait qu'il allait sortir du centre de rétention, mais il n'en a rien été. Il a traversé tellement d'épreuves pour en arriver là qu'il était désespéré. Son rêve ne s'est pas accompli : il a dû retourner en Tunisie.

Œuvrer pour le bien du monde, c'est permettre à des gens comme Mohamed Dhaoudi de réaliser leur rêve. Le chemin menant à un monde meilleur est semé d'obstacles. Mais comme l'affirmait Martin Luther King : « Il faut accepter les déceptions passagères, mais conserver l'espoir pour l'éternité. »

Un peu plus près les uns des autres



Les mots pour le dire





Paroles d'élèves

L'empathie fait défaut aujourd'hui parce qu'on ne s'intéresse plus aux personnes dans le besoin ni aux besoins des personnes comme avant. Vous le vivez dans votre prison, nous le vivons dans la nôtre, celle que nous créons chaque jour en nous isolant. Quand dans le métro une personne a l'air triste, seule, renfermée, les gens ne la calculent pas et je ne crois pas que ce soit par respect ou pour la laisser tranquille. En fait chacun vit dans sa bulle, pas avec, mais à côté des autres. L'empathie est bien la capacité de ressentir les sentiments, les expériences de nos semblables, en s'imaginant à leur place. Et elle commence à manquer cruellement dans notre monde. Cette attitude très humaine nécessite un effort de compréhension émotionnelle d'autrui et nous n'aimons pas les efforts. On pourrait croire que l'empathie ne sert qu'aux autres parce qu'on leur rend service sans rien obtenir en retour. Au contraire, moi je pense que quand on est attentif aux autres on reçoit énormément : je me souviens d'une fille qui avait des problèmes dans sa famille et qui se mutilait. Ça m'a touchée. Je suis allée lui parler, je lui ai dit de penser à l'avenir avec espoir, à la famille qu'elle construirait un jour et au bien qu'elle pourrait faire autour d'elle. Elle avait presque les larmes aux yeux. Progressivement elle a arrêté de se « scarifier ». Après cela je me suis sentie bien. J'avais gagné une amie. Je pense que l'empathie au final ce n'est pas si difficile, il s'agit juste de petits gestes au quotidien, en ouvrant la porte aux gens, en les aidant à porter leurs affaires, en s'assurant que les plus jeunes soient en sécurité : c'est veiller les uns sur les autres comme des frères. Rien de cela n'est naïf, je crois que nous avons intérêt à mutuellement nous protéger, je crois même qu'en fait nous n'avons plus vraiment le choix.

Paroles de détenus*

Le système carcéral n'encourage pas la vie sociale ni l'empathie : les lieux, les regroupements par cellule, le quotidien ne sont pas pensés pour la vie en collectivité. C'est différent dans les centres pénitentiaires pour mineurs. Avec les plus jeunes, la justice cherche des alternatives. Mais avec les adultes, c'est « tolérance zéro », elle estime que les détenus doivent assumer leur culpabilité, pas se construire ou se reconstruire en réfléchissant sur leurs erreurs. Ici, il est plus facile de s'abrutir que de s'instruire. La réinsertion reste une option que l'on ne peut préparer convenablement, car on manque de contacts, de moyens, de moments et de lieux d'échange. Nous vivons dans un monde de violence dont la pire est le silence. Les inégalités dans l'accès à l'éducation font qu'il n'est pas toujours facile de se comprendre les uns les autres et encore moins de s'entendre avec les surveillants. D'ailleurs, ceux-ci sont peu en mesure de communiquer avec nous : trop de murs nous séparent. Un détenu et un surveillant peuvent tous les deux prétendre connaître la prison sans jamais se comprendre tant leurs expériences s'opposent. Ils en auront toujours une perception différente : c'est une question de situation, presque de culture. Est-il nécessaire et bon de permettre aux détenus de sociabiliser entre eux ou avec des membres de l'administration pénitentiaire ? Le parti pris carcéral est qu'on n'envoie pas une personne en prison pour repenser l'avenir en fonction de ses liens avec les autres, mais pour lui faire purger une peine en le mettant à l'écart de la société pour un temps, afin de satisfaire le besoin de justice des victimes. Il faudrait tellement considérer les situations au cas par cas au lieu de nous « lisser » derrière le mot « criminel ». Encore faudrait-il que l'on cherche à nous connaître et qu'on nous donne les moyens de mieux nous comprendre.

*Correspondance avec les détenus du Centre pénitentiaire de Rennes-Vézin

Construire la confiance



Les chroniques de la



La confiance est un terme pluriel : quel rapport entre avoir confiance en soi et faire confiance aux autres ? Certainement le fait que, dans une société où le doute est de plus en plus présent, c'est la confiance qui nous fera avancer. Car croire en l'être humain, qu'il s'agisse de nous-mêmes ou d'inconnus, c'est croire en l'avenir.



Ahmet Bezirgan

Mais qu'est-ce que la confiance en soi ? Selon moi, c'est le fait de croire en sa capacité d'agir, de réagir et donc de faire les bons choix. Tout l'opposé du doute. La confiance en soi, c'est l'affirmation de ce qu'on est, qu'importe le jugement porté par le regard des autres. En s'affirmant, on ose, on dépasse ses limites et on s'épanouit. Je me souviens encore de cet après-midi, lorsque je n'étais qu'un petit garçon. Le plongeur de la piscine me paraissait si grand... Mes membres tremblaient pendant que d'autres enfants ricanaient, me traitant de froussard. Pourtant, j'ai sauté. J'ai ainsi transformé la confiance en moi, en une grande fierté. Croire en ses capacités permet de se dépasser et de sortir de sa zone de confort. Développer ce sentiment est d'abord une question de volonté. Celle de se concentrer sur ses qualités, et non ses défauts, sur ses talents plutôt que sur ses lacunes et sur ses réussites plus que sur ses échecs. Si l'être humain est capable d'avoir confiance en soi, pourquoi ne pourrait-il pas faire confiance aux autres ?

Être capable de faire confiance

Croire quelqu'un, ne pas s'en méfier, ni douter de lui, voilà comment je définirais « faire confiance aux autres ». Habituellement, nous avons confiance en notre famille : quel intérêt aurait-elle à nous tromper ? Nous avons confiance en certaines personnes du fait de la place qu'elles occupent dans la société : c'est le cas du médecin ou du professeur par exemple. La confiance aux autres est aussi fonction du temps que l'on passe avec eux. Au premier abord, il n'apparaît malheureusement pas comme naturel d'avoir confiance en un inconnu. Si l'on développe notre confiance envers lui, c'est parce que cet inconnu

devient un ami. Parfois très longue à bâtir, elle peut néanmoins rapidement s'envoler : comment offrir sa confiance de nouveau si l'on a été trahi ?

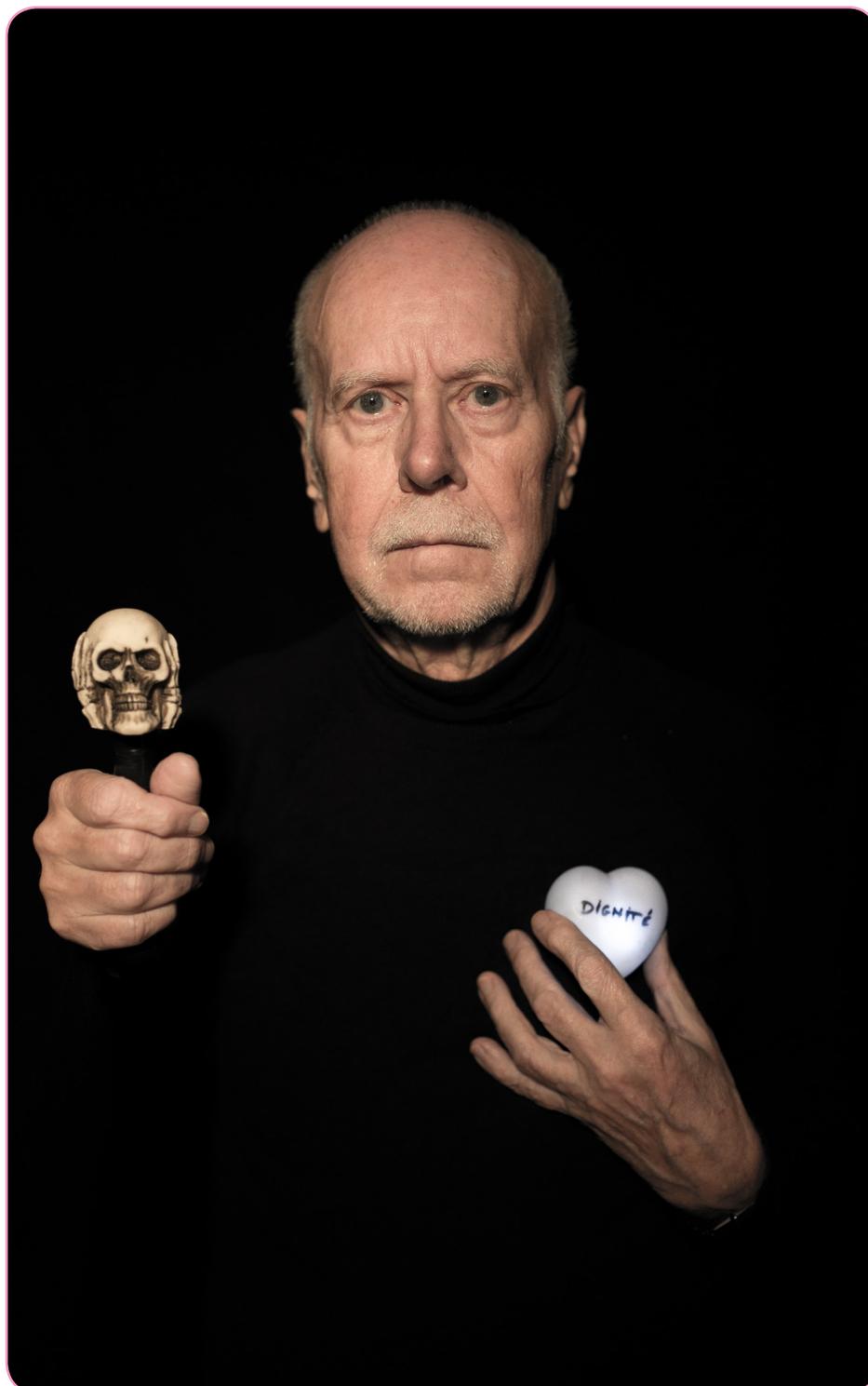
Quelle société sans confiance ?

Pourtant, c'est la confiance qui permet la cohésion sociale et le vivre ensemble. Vivre dans la méfiance permanente de l'autre revient à se replier sur soi-même. S'ouvrir aux autres, c'est prendre ce qu'il y a de meilleur en chacun d'entre nous, pour que cela profite à la société dans son ensemble. Il faut avoir confiance en soi pour être capable d'aller vers les autres, et faire confiance aux autres pour bâtir un monde meilleur avec eux. Ce n'est qu'en dépassant les clivages qu'on pourra définitivement se rendre compte que « l'autre » est digne de confiance. Comme dit ce proverbe africain : « Seul, on va plus vite. Ensemble, on va plus loin. » Il est donc nécessaire de se faire confiance pour aller de l'avant, ensemble.

Indispensable au niveau de l'individu comme du collectif, la confiance s'installe avec le temps. S'il n'est pas toujours aisé de la développer, c'est avant tout une question de volonté : celle de croire en soi et de croire dans les autres.

Nous pouvons donc considérer la confiance comme l'essence des relations humaines. La raison d'être de la société, mais également sa manière d'avancer.

Quand c'est non... c'est non !



Les chroniques d'Utopia

Le 5 octobre 2017, le New York Time publie un article dans lequel deux actrices nommées Ashley Judd et Rose Macgouan témoignent de leur agression par M.Weinstein. Actuellement, il vit injustement en liberté. C'est une atteinte à la dignité de la personne humaine.



Zena Assani

La dignité... c'est sacré

On entend par atteinte à la dignité, l'idée selon laquelle une personne serait traitée comme un objet, elle mérite pourtant le respect.

La dignité d'une femme est atteinte lorsqu'elle est agressée ou harcelée sexuellement. Il y a des codes à respecter pour le vivre ensemble. La dignité, c'est sacré et quand c'est non, c'est non.

Si la dignité c'est être en accord avec ses propres lois et croyances personnelles, c'est surtout être en accord avec celles de la société. La liberté des uns s'arrête là où celle des autres commence.

Prendre la parole même si c'est dur à dire

Ashley et Rose expliquent au New York Time que M.Weinstein agresse des femmes, les touche, les viole.

Ce sont plus de 40 femmes qui témoignent d'agressions sexuelles et 5 de viol par le même homme. Dans l'article, toutes les victimes se dévoilent, se mettent totalement à nu au grand public afin de rétablir la justice. Elles se sentent salies et honteuses.

Elles le vivent comme une souffrance au quotidien et elles sont courageuses de témoigner.

Même si M.Weinstein, surnommé « le porc » a perdu sa place de producteur et que sa réputation est détruite, il est actuellement encore en liberté.

Faire respecter la dignité des femmes est une question de priorité. Trop d'abus ont été commis dans le silence. Il faut sensibiliser les hommes et

leur apprendre le savoir-vivre. Quand c'est non, c'est non, un point c'est tout.

Changer les mentalités

Les femmes n'ont rien demandé, les hommes viennent les aborder sans qu'elles leur montrent des signes de désir.

L'atteinte à la dignité des femmes ne doit pas être tolérée et encore moins banalisée. Les femmes victimes d'agressions sexuelles au travail, dans le métro ou dans la rue se taisent souvent par peur du ridicule. Lorsqu'une personne est agressée dans un lieu public, il arrive trop souvent que les gens présents n'agissent pas. Il faut donc intervenir plutôt que de regarder, c'est un devoir pour tout le monde. Les victimes gardent leurs secrets et en souffrent. Parfois, elles doivent même consulter même des psychologues ou se droguent pour oublier.

On a envie de dire à ces femmes de ne pas se laisser abattre, d'en parler à leurs proches, d'agir, de prévenir les autorités, de se forcer à briser tous les silences qui vous font mal intérieurement.

Le combat contre cette violence commence à s'organiser, grâce à des révélations des victimes, mais aussi par beaucoup d'associations en France et également des numéros d'urgence comme le **39 19...**

Apprendre de ses erreurs



Perspectives



Des épreuves, nous en vivons en permanence. Ce qui fait la différence entre les gens, c'est la façon dont ils surmontent les obstacles pour s'améliorer. Mais pour autant, se remettre en cause n'est pas toujours facile et parfois les difficultés sont telles que donner de sa personne ne suffit pas, il faut être aussi entouré de personnes qui nous soutiennent. Mélanie nous raconte.



Mélanie Cassara

Aujourd'hui j'habite à Rennes, mais je viens d'ailleurs. Je pense que dans la vie, face aux épreuves, il n'y a qu'un choix à faire : soit tu te relèves et tu avances, soit tu te renfermes sur toi-même et tu chiales seule dans ta chambre. Pendant un moment j'ai choisi la deuxième option. C'était une mauvaise idée. Je suis partie de Toulouse fin avril 2017, et quand j'ai mis les pieds à Rennes je ne supportais même pas l'air que je respirais.

J'étais têtue, je ne voyais que le négatif : appartement plus petit, climat froid et gris, manque d'ambiance chaleureuse dans les rues. Je refusais de voir Rennes avec des yeux bienveillants. J'aimais tellement ma vie d'avant que je n'avais pas envie de tout recommencer. Je jouais la « fille heureuse » alors qu'en vrai j'avais juste envie de partir, m'isoler, fuir loin de ce monde qui m'avait tout enlevé, tout ce que j'avais : mes amis, ma vie.

Quand je suis arrivée au collège, on m'a bien accueillie. Peu à peu je me suis fait des amis, tout se passait bien. J'avais retrouvé le sourire. Mais j'ai été naïve en croyant que j'avais tout réglé. Mal dans ma peau à un moment, j'ai eu une mauvaise réaction. J'ai critiqué une élève sur son physique et j'ai vécu un **EN-FER** social. Pendant 3 mois tout le monde me haïssait et je haïssais tout le monde. Je me vengeais même sur ma mère, je la considérais comme mon punching-ball à ce moment-là. Les rumeurs qui couraient, les phrases répétées et amplifiées j'en étais la cause et la victime en même temps : harcèlement sur les réseaux sociaux, insultes. Ma vie d'avant me manquait, mes amis, mes profs, mes souvenirs. Je n'avais compris que je reprochais aux autres un mal-être qui était en moi et sur lequel je refusais d'agir, car je ne voulais pas être heureuse à Rennes.

Avec les vacances d'été, les choses se sont calmées, car j'ai tout coupé. Mais dans ma tête tout était trouble, j'étais glacée quand on me parlait, j'avais peur que l'on me reproche encore des choses.

Ma vie était juste gâchée, je voyais tout en noir. La peur, LA peur, c'est la pire sensation qui puisse exister, surtout quand elle dure, qu'elle s'installe. Et puis on repense aux bons moments et pendant un temps ça va mieux, et puis on REpleure parce qu'on a l'impression que l'on nous arrache le cœur. Je ne comprenais plus rien, je ne savais pas comment me sortir de cette impasse. A la rentrée, j'avais une boule dans la gorge chaque matin avant de venir au collège. Je me disais : « c'est à cause de vous tout ça, oui, vous ! » Heureusement, avec le temps, j'ai pu travailler sur moi et apprendre à mieux me connaître. Mes amis de Toulouse me consolait et me tiraient vers le haut, et mes parents aussi : ils m'ont permis d'avancer avec mes erreurs. Je sais que ma vie est ainsi et que je dois apprendre à l'accepter, je ne pourrai pas changer le passé, mais je peux améliorer l'avenir.

Cette bataille m'a rendu service. J'ai gagné en maturité. Parce que grâce à mes proches j'ai passé le cap. Je suis dans une classe de 4^e formidable, pleine d'amis, je n'ai plus cette peur de sortir de chez moi. De tout cela, j'ai tiré une belle leçon de vie : on fait tous des erreurs ! L'existence n'est pas toujours idéale, mais il faut se battre et ne JAMAIS se laisser abattre : on a parfois besoin de temps pour trouver les solutions à nos problèmes et c'est à ce moment qu'il faut savoir s'entourer des bonnes personnes pour ne pas désespérer et s'isoler.

Trouver sa voie



Le mot du jour



Kery James ? Interprète, poète, producteur et comédien. Un Rappeur qui ne mâche pas ses mots et qui scande ses paroles comme un véritable aède grec. Il écrit de façon extraordinaire et intime à la fois, évoquant l'imperfection de ce monde, mais sans larmoyer ou se plaindre. Il est aussi fondateur de l'association l'ACES (Apprendre, Comprendre, Entreprendre et Servir) pour aider à la scolarisation des jeunes dans les zones défavorisées. Nous l'avons rencontré, il nous a parlé...



kery james

D'où je viens

Ma mère m'a donné une éducation presque sévère : elle voulait me tenir à l'écart des dangers de la rue. Grâce à cette éducation, quand j'ai commencé à déconner, j'avais quand même une certaine retenue. En grandissant, j'ai pu sortir de plus en plus tard. Le fait que je sois plus grand et responsable n'empêchait pas ma mère de me punir. Elle m'a déjà viré de la maison parce qu'en faisant des conneries, je montrais le mauvais exemple à mes petits frères et sœurs. Les valeurs de tolérance de ma mère sont restées ancrées en moi. Pendant ma jeunesse, elle m'a initié à tous les cultes. Elle faisait entrer les témoins de Jéhovah pour parler quand ils venaient frapper chez nous. Plus tard, ma religion m'a enseigné des principes moraux qui m'ont donné la force de ne pas prendre un mauvais chemin. Et c'est en 2001 que j'ai assumé ce que j'avais compris de la vie et que j'ai décidé de partager et de transmettre mes valeurs dans mes textes.

Comment faire face aux difficultés

Je continue à faire face aux adversités en permanence. La vie est une succession de problèmes. Les Anglais disent « From the cradle to the tomb » (Du berceau au tombeau), donc ça ne s'arrête jamais, une difficulté est chassée par une autre. Comment trouver la force ? Je n'ai plus vraiment le choix, car j'ai des enfants, une famille, donc je me dois de tenir debout. Ensuite, beaucoup de gens comptent sur moi, je ne peux pas les laisser tomber. Ces personnes auxquelles je donne de la force, elles m'en rendent en retour, c'est un échange. Et puis c'est aussi un caractère que j'ai toujours eu. Lorsque je veux quelque chose, je me donne les moyens de l'obtenir et même, je crois que j'aime bien quand c'est un peu difficile. J'aurais pu faire d'autres choix de carrière, tenir un autre discours et vendre plus de disques, ça aurait pu être plus facile pour moi. J'ai pris des positions qui m'ont rendu le chemin plus long, mais au moins, je peux me regarder dans un miroir et regarder fièrement ce que j'ai fait. C'est une ligne de conduite que je tiens depuis 20 ans.

Saisir des opportunités

Vous me demandez si j'aurais aimé être à votre place à votre âge, avoir l'opportunité de faire ce que vous faites dans *Médiaparks*. Cette question est très pertinente, car il y a toujours du pour et du contre. Certes, vous avez des dispositions, des possibilités que nous n'avons pas eues quand nous étions plus jeunes, mais vous êtes aussi exposés à des choses et des dangers auxquels, nous n'étions pas exposés. Après, quand je vous observe tous les quatre, cela me fait penser à moi plus jeune quand je voulais exercer le métier de journaliste et que mon père m'avait inscrit à une école de journalisme par correspondance. C'est pour cela que je suis aussi dure avec les journalistes et critique envers les médias, parce que c'est le métier que je voulais faire et c'est pour cela que je comprends votre démarche. En vous regardant, je me dis que vous participez à un truc que j'aurais sûrement aimé faire, car vous ne vous comportez pas comme les autres journalistes. Comme quoi le problème des médias n'est ni général ni générationnel. Alors, continuez dans ce sens comme on dit parfois à l'école !



« L'apprentissage, c'est transmettre des valeurs d'homme à homme,
dans un monde où l'on croit que l'outil numérique peut tout remplacer »
Thierry Marx